

PAGE

MANQUANTE

Le Samedi

VOL. II.—NO. 45

MONTREAL, 18 AVRIL 1891.

(PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO, 5 CTS.)

CE QUE C'EST QUE D'ÊTRE DE TOUS LES PLATS



DÉCIDÉMENT, LE MÉTIER DE MORUE DEVIENT DE PLUS EN PLUS DIFFICILE.—(République Illustrée.)

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU Foyer DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 18 AVRIL 1891.

CHASSE-SPLEEN

Un géant n'est jamais pris de court.

Rien ne sort des cerveaux dans lesquels rien ne peut entrer.

Le succès fait perdre l'esprit d'entreprise à l'homme le plus entreprenant.

Le nez de l'homme a de commun avec les fleurs qu'il fleurit quand on l'arrose.

L'homme le plus carré ne tient plus sur ses jambes quand il est rond.

C'est parce qu'ils ont voulu trop paraître que bien des caissiers sont forcés de disparaître.

Heureux le mari qui n'apprend les nouvelles de son quartier que par les journaux.

C'est surtout dans les capitales que réussissent ceux qui n'ont que leur intelligence pour capital.

C'est en dédoublant les actions que les directeurs de certaines compagnies doublent leur fortune.

C'est quand un candidat a été roulé dans la boue qu'il s'aperçoit que l'homme n'est que poussière.

Les personnes qui "le savaient bien" ne seraient pas trop désagréable si elles le gardaient pour elles-mêmes.

Celui qui ne lit jamais un journal est un ignorant, mais il l'est moins que celui qui croit à tout ce qu'il lit dans le sien.

—Les femmes ne sont pas cruelles avec les animaux: pas une ne voudrait volontairement mettre le pied sur une souris.

De ce que les Romains affranchissaient leurs esclaves, il n'en faut pas conclure qu'ils connaissaient les bienfaits de la poste.

La mémoire est une de ces qualités qu'on ne peut acheter. On n'a jamais vu un homme devenu soudainement riche se rappeler ses amis de la veille.

La femme n'aime pas plus demander de l'argent à son mari, que ce dernier n'aime qu'elle lui en demande; alors pourquoi toutes ces querelles d'argent?

L'avenir du jeune homme qui fait des comptes avec une belle main, est moins brillant que celui du jeune homme qui a su prendre une belle main en faisant un conte.

CHACUNE A SA PLACE



La dame de la maison. — Brigitte, si vous avez entendu la sonnette, pourquoi n'allez-vous pas ouvrir la porte?
Brigitte. — C'est que je n'attends personne ce soir. Ce doit être quelqu'un pour madame.

POUR SA BELLE-MÈRE

Maman (désolée que son amour de bébé ne répond pas aux agaceries d'une visiteuse). — Fais risette, mon petit ange, tu vois bien que ce n'est pas grand-maman.

LA VÉRITABLE PLACE

Mme Quillebois croit à la métépsychose:
—Après ma mort, dit-elle à son aimable mari, je crois que mon âme passera dans le corps d'une bête...
Et M. Quillebois, à part:
—C'est là qu'elle sera véritablement à sa place.

INTÉRÊT RAISONNABLE

Le juge. — Voyons, décidément, mademoiselle, quel âge avez-vous?
Flora S..., en rougissant. — Dans les environs de trente-cinq ans.
Le juge. — Mettons cinq ans pour les intérêts, et n'en parlons plus.

DEUX SURPRISES

Rouleau. — Non! vrai, Rouleau, ce pauvre Loth a-t-il dû en faire une tête quand il a vu qu'il n'avait plus qu'une femme en sel.
Rouleau. — Pas autant que moi quand je me suis aperçu que la mienne était poivre et sel.

LA PROTECTION DES MÈRES



(Pendant la semaine de Sarah Bernhardt)

Delle Julie. — Quand je vous le dis, maman, que Fronton est une bonne pièce. Vous savez bien que je ne vous amènerais pas à une représentation qui ne vous vendrait pas.

MOTS D'ENFANTS

Maître d'école. — Jean va au marché. Il achète deux livres et demie de sucre à 8 cts; deux douzaines d'œufs à 25 cts et 1 gallon et demi de lait à 20 cts; qu'est-ce que tout cela fait ensemble?
Un éève. — Une crème.

Charlie. — Un monsieur qui est d'Espagne, comment ça s'appelle, dis, petit père?

Papa. — Un Espagnol, mon enfant.
Le lendemain, Charlie arrive triomphant.
— Papa, s'écrie-t-il, à mon école, il y a un Allemand!

En chemin de fer.

Bébé. — Maman, où est le monsieur qui a une si bonne tête?

Maman. — P... sh... sh...

Bébé. — Pourquoi que tu l'as montré à ma tante, et que tu ne veux pas me le montrer?

Maman. — P... sh... sh...

Bébé. — Oh! je le vois... là... il lit son journal, oh! le beau nez...

Maman. — Paul!...

Bébé. — Pourquoi que t'as dit que si le mécanicien voyait son nez, il arrêterait sa locomotive?

Maman. — Paul... je vais te corriger...

Bébé. — Pourquoi que t'as dit qu'il avait le dôme de l'Hôtel-Dieu sur sa tête? elle brille, mais elle n'est pas aussi jaune.

Bébé achève sa phrase dans un sanglot.

Toinette, (7 ans) — Maman veux-tu que je te raconte une histoire que j'ai faite?

Maman. — Voyons.

Toinette — Il y avait une fois un grand, grand et très vieux géant qui aimait bien manger les petites filles. Un jour qu'il se promenait il en avait rencontré deux: une bonne et une mauvaise.

Il goûta d'abord à la première et la trouva pas trop bonne; mais quand il goûta à la seconde il fut bien content, car étant une méchante fille, elle avait mangé beaucoup de bonbons et de gâteaux et était très sucrée. Alors il mangea la première, la bonne, pour son ordinaire et garda la méchante pour son dessert. Maman, il y a une morale.

Maman. — Voyons la morale.

Toinette. — C'est que les méchantes petites filles qui mangent beaucoup de bonbons et de gâteaux sont croquées les dernières.

ROLE NEGATIVE

Dude. — Je peux me vanter d'avoir tourné la tête à plus d'une femme.

Un ami. — Du côté opposé à celui où tu étais.

UN ESSAI

Raoul. — Vous connaissez le jeu à la mode en ce moment: Que pensez-vous du mariage? Si on vous posait la question que diriez vous, Mademoiselle?

Justine (rougissant, hésitant). — Je dirai que... l'expérience me manque... et que je préfère ne pas me prononcer.

Raoul. — Tiens, c'est comme moi; mais si vous m'en croyez, Mademoiselle, il faut suivre la mode, et nous devrions nous préparer à répondre pour la saison prochaine. Puis-je faire publier les bans?

MAL DRESSÉS

B... demandait hier à un peintre d'animaux s'il avait placé ses derniers tableaux.

— Hélas! non, répond l'artiste en soupirant. Je fais des chiens qui ne rapportent pas.

FAUSSE ALERTE

La belle Mme X... a été dernièrement fort désolée. Son mari l'avait abandonnée en lui laissant ce mot:

"Adieu, chère Adélaïde, je quitte la terre."

Le lendemain, l'épouse éplorée voit revenir à elle son époux tout réjoui.

Il était monté en ballon.

Nous recevons la lettre suivante que nous nous exprimons de publier.

Monsieur le rédacteur du "SAMEDI."

Dans votre dernier numéro vous avez publié un article sur les effets désastreux de l'eau de Javel sur le linge. Cet article dû à un savant français vise le produit fabriqué en France et qui est tout simplement une dissolution de Chlorure de chaux. Il y a longtemps qu'on sait que ce produit brûle tous les tissus, mais il n'a rien de commun avec la véritable eau de Javel qui non seulement nettoie les tissus de toile et de coton sans les abîmer, mais est encore un puissant désinfectant.

Nous désirons simplement empêcher tout malentendu vis-à-vis de celles de vos lectrices qui n'auraient pas encore usé de notre produit, car il ne peut exister aucun doute à cet égard dans l'esprit des milliers de personnes qui ont employé notre eau de Javel, la seule véritable.

CORMOND et FONTAINE,

seuls fabricants à Montréal de la véritable eau de Javel.

IL A RÉVEILLÉ LE NÈGRE

(Pour le SAMEDI.)

C'était il y a quelques semaines, dans une petite localité de l'Ouest. A l'hôtel où descendent ordinairement les commis voyageurs, était réunie une joyeuse assistance ; le souper avait été égayé par quelques chansons et arrosé de larges rasades.

Bref, l'un des convives, cet excellent X... était... légèrement ému.

Une idée le hantait, celle de ne pas manquer son train qui partait le lendemain matin à 5 heures, et à chaque moment il appelait le garçon en lui recommandant de l'éveiller à 4 heures et demie au plus tard.

Enfin vint l'heure du coucher et X... de plus en plus... ému, dut requérir l'aide de ses amis pour regagner son lit.

A peine y était-il installé qu'il s'endormait d'un sommeil de plomb.

Une idée folle traversa alors l'esprit d'un de ses amis ; saisissant un bouchon et le noircissant à la flamme de la lampe, il eut, en un instant, transformé X... en un magnifique nègre du plus bel ébène ; puis la bande joyeuse s'éloigna, riant aux éclats de la bonne farce quelle venait de faire et bientôt ; chacun ayant regagné sa chambre, l'hôtel de... reprit sa tranquillité.

A quatre heures et demie, le garçon de l'hôtel, fidèle à la consigne, frappe rudement à la porte de X... qui, réveillé en sursaut et tout hébété de la fête précédente, demande : Qui est là ?

— Monsieur, il est 4 heures et demie répond le garçon, et votre train part à 5 heures !

— C'est juste, dit X... rappelé à la situation, merci, mon ami je me lève.

X... allume sa lampe, s'habille à la hâte et, encore mal éveillé, se dirige vers la toilette, pour

OBLIGÉ DE SE POURVOIR



Le père de mademoiselle Henriette. — Vous voulez épouser ma fille ? Est-ce que ce n'est pas votre père qui vous fait vivre ?

Le prétendant. — Oui ; mais il m'a averti que passé ce mois-ci, il ne le fera plus.

LES SINCÉRITÉS DU BAL



Mlle Vichoune. — Ne croyez-vous pas que mademoiselle Bonenfant est la reine du bal ?

M. Dubouquin. — Elle le serait peut-être, mademoiselle, si vous n'y étiez pas.

faire ses ablutions ; apercevant alors, réfléchi dans un miroir suspendu au-dessus de la table de toilette, la tête d'ébène qui surmonte ses épaules, il pousse un hurlement de colère !

— Imbécile de garçon, dit-il, il a réveillé le nègre !

X... se recoucha, furieux de la méprise et... manqua son train.

L. PERRON.

LOGEMENT BON MARCHÉ

Mendiant. — Si seulement j'avais \$2.00, je pourrais me loger confortablement pendant 6 mois.

Passant charitable. — Il ne sera pas dit qu'un malheureux couchera à la belle étoile pendant 6 mois, faute d'un deux piastres. Tenez, mon ami, voilà la somme, mais dites-moi comment avec cela, vous pourrez vous loger pendant 6 mois.

Mendiant. — Je vais boire jusqu'à ce qu'un homme de police me présente au recorder.

LA BALLE AU BOND

Depuis quelques jours, il cherchait un moyen poli de rompre, un soir elle lui dit ;

— Je viens de lire la description d'un voyage d'exploration dans les Montagnes Rocheuses ; c'est charmant, vous devriez voyager monsieur Lanterneau.

Lui (se levant lentement et prenant son chapeau). — Je comprends, mademoiselle — il est onze heures passées — mais vous auriez pu me donner mon congé d'une manière plus douce. Oh ! ma vie est brisée ! adieu ! je vais voyager.

Et il partit le lendemain pour l'Europe.

PRIS AU PIÈGE

M. Jolicœur. — Êtes-vous musicienne, mademoiselle Pincamour ? Chantez-vous ?

Mademoiselle Pincamour. — Non ; je suis l'aînée et j'ai dû tenir très jeune la maison avec ma mère, j'ai à peine eu le temps d'apprendre mes notes.

M. Jolicœur (ravi). — Si j'osais... Henriette... voyons, si j'achète une maison... voudriez-vous la tenir pour moi ?

Huit jours après la cérémonie, Lavigne & Lajoie envoyaient un piano, un orgue et un banjo, dans la maison. On fut obligé de faire venir la belle-mère pour la tenir.

MIDAS

Madame. — Charles, tu n'entends pas un mot de ce que je te dis.

Monsieur. — Au contraire, je suis tout oreilles.

Madame. — Je le sais et c'est ce qui rend ton inattention encore plus agaçante.

HISTOIRE GRECQUE

Le professeur, dictant. — Avant la bataille des Thermopyles, Xercès envoya un héraut à Léonidas pour lui dire — Jean, on ne joue pas avec une toupie en classe — pour lui dire que si ses guerriers voulaient déposer — les parapluies se mettent dans le coin, vous le savez bien Jacques ; ne me le faites pas dire une autre fois — voulaient déposer leurs armes, il les récompenserait royalement. Le général grec répondit fièrement — Antoine, asseyez vous bien, de façon à ce que je puisse voir ce mauvais sujet de Charles — fièrement : " Viens les prendre ! " Lorsque les Grecs apprirent que leurs ennemis étaient si nombreux que leurs flèches cachaient la lumière du soleil, Léonidas dit ironiquement : — réellement, Sam, vous mériteriez d'être puni, pour faire de telles grimaces — ironiquement : " Tant mieux, nous combattons à l'ombre. " Les Perses attaquèrent quatre jours plus tard. Un traître du nom de... — Léon Lambert, vous resterez en classe, après l'école, pour vous apprendre à toujours parler — du nom de Ephialtes, conduisit les ennemis dans le camp des Spartiates, qui furent douloureusement surpris en entendant crier — qui vient de jeter cette boulette de papier mâché ? ...

LA FORCE D'UN JOURNAL

Grand homme (ironiquement). — Savez-vous monsieur, que tous les candidats qui ont été soutenus par votre journal ont été battus ?

Grand éditeur (avec force). — Certainement, et si vous ne m'accordez pas ce que je vous demande, je vous supporterai aux prochaines élections.

UNE RECTIFICATION

Eh bien ! et cette émission de la Société de pavés de sciure de bois de la vallée d'Ottawa ? Convenez que c'est une bonne blague.

— Mon cher, permettez, je préside le conseil d'administration et ce langage...

— Ne vous fâchez pas. J'ai dit une bonne blague, je retire le mot, c'en est une mauvaise !

EN MUSIQUE

Devant une enseigne hébraïque pendue à l'étal d'un boucher.

Pat. — Hello ! qu'est-ce que c'est que ça ?

Mike. — N'sais pas ; mais si j'avais ma flûte j'essaierais de te jouer l'air.

COMME UN MONSIEUR

Bill. — Tu sais, ce pauvre James est coffré ? pour avoir volé un cheval.

Joe. — Bien fait. Pourquoi ne l'a-t-il pas acheté, il aurait pu ne pas le payer, comme un monsieur.

UN RÉVEIL DIFFICILE



(Au Théâtre Royal)

Madame Panurge. — Joseph, réveille-toi ! tout le monde te regarde.

Monsieur Panurge, somnolant encore à demi. — Tu n'es pas raisonnable ; tu as déjà les trois quarts de la couverture.

Comment elles s'aiment entr'elles



(Au Théâtre Royal)

Edith. — Que je méprise donc cela, une hypocrite !
Flo. — A qui le dites-vous ?
Edith. — Prenez Maud Johnson, par exemple ; c'est la fille la plus dissimulée que je connaisse. Je la déteste.
Flo. — Mais vous paraissez pourtant bonnes amies.
Edith. — Il faut bien que je fasse semblant de l'aimer. C'est toujours dangereux de se mettre ce monde-là à dos.

FLEUR DE BAL

A une jeune fille hautaine.

(Pour le SAMEDI)

Sur les bords du vase où s'éteint
 L'âme d'une rose fanée,
 Un parfum demeure et s'imprime
 Du souvenir d'une journée.
 Le sang de la fleur satinée
 A coulé dans l'eau qui se teint ;
 Et sur le bord du vase peint,
 La fleur se penche, abandonnée.

Hier encore, à la veillée,
 Elle ornait la reine du bal,
 Et se sentait émerveillée
 De partager l'honneur royal.
 Aurait-elle un retour mental
 Vers le doux nid, sous la feuillée,
 Où le matin, toute mouillée,
 On la cueillit, — moment fatal ?

Où pense-t-elle tristement
 A cette voix grave et sonore
 Qui murmurait si tendrement :
 " O ma reine, je vous adore !"
 Où croit-elle revoir encore
 Le sublime rayonnement
 Passer dans les yeux ? — Non, vraiment.
 Voyez-vous, c'est que je l'ignore.

Ah ! si les roses pouvaient dire
 Les mots si tendres entendus,
 Alors que leur senteur expire
 Parmi les parfums répandus !
 Les soirs des rêves éperdus,
 N'ont-elles jamais vu sourire,
 Sous le baiser qui les déchire,
 La vision des jours perdus ?

Cette fleur mourante, qui sait
 Les divins secrets qu'elle emporte ?
 Lorsqu'elle s'épanouissait
 Ce qu'elle entendit ? Mais qu'importe.
 Laissons en paix la rose morte
 Sous la main qui la caressait...
 Si c'est ainsi que finissait
 Pourtant, l'amour, fleur d'autre sorte.

Envoi.

Mademoiselle, vous cherchez
 Votre phrase la plus hautaine...
 Une humble fleur osait à peine
 Soutenir vos regards fâchés.
 Hélas ! ses sentiments cachés,
 Son amour pour cette âme humaine
 N'ont jamais ému cette reine,
 Malgré les parfums épanchés.

Montréal, 2 avril 1891.

PAUL VARY.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les tournaux Parisiens.)

Un Marseillais cause avec un homme du Nord.
 — Vous n'avez pas quarante ans et vos cheveux sont déjà tout blancs.
 — C'est à la suite d'une grosse perte d'argent. Mes cheveux ont blanchi en vingt-quatre heures.
 — Té ! le contraire m'est arrivé dit le Marseillais. Je commençais à blanchir, moi aussi. ma belle-mère vint à mourir. Le lendemain, j'étais redevenu entièrement noir, comme vous le voyez.

A la chambrée :
 — Sergent, pourriez vous sauf votre respect, nous dire d'où viennent les truffes ?
 — Des colonies, fusilierr... tout le monde sait ça.
 — Mais pourquoi qu'elles sont noires ?
 — Parce que ce sont les nègres qui les récoltent

Au lycée.
 Le professeur à un élève. — Vous vous préparez dites vous au baccalauréat. Connaissez vous bien votre géographie ?
 L'élève. — Parfaitement.
 Le professeur. — Citez-nous quelques caps ?
 L'élève. — !!!
 Le professeur. — Comment, vous voulez être bachelier et vous n'avez pas de cap à citer !!!

Au lycée de filles, à Tours :
 Le professeur à une jeune élève. — Pourriez-vous me dire quand a été bâti Paris ?
 L'élève. — Je l'ignore, mais tout ce que je sais, c'est qu'il a été bâti pendant la nuit.
 Le professeur, ahuri — Comment ça ?
 L'élève. — Mais oui ; ne dit-on pas toujours comme ça que Paris n'a pas été bâti dans un jour.

Un négociant marseillais meurt après avoir gagné des millions en débutant avec vingt-cinq mille francs.
 Il laisse sa fortune à un ami, à la condition que celui-ci mettra vingt-cinq mille francs dans son cercueil.
 L'héritier, après avoir longtemps cherché le moyen d'esquiver cette fantaisie sacrée, mais coûteuse du défunt, se frappe le front et dit :
 — Té ! ze vais lui mettre un chèque ; il le touchera quand il voudra.

LA GENTILHOMMERIE A OULTRANCE



Marchand de hardes. — Voilà, mon ami ! Ça vous fait à merveille. Vous voyez que ça ne prend pas beaucoup d'argent pour faire de vous un parfait gentilhomme.
 Client. — Est-ce que ça ne vous frappe pas que ma gentilhommérie est un peu longue aux manches ?

TROP POUR SES MOYENS



Dame, (cherchant une serrante). — Pourquoi avez-vous laissé votre dernière place ?
 Marguerite. — La dame était trop agissante pour moi. Dans la dernière semaine, elle a donné une soirée, deux parties de carte, un at home et un dîner de baptême.

M. de Rapineau entre chez son marchand habituel :
 — Une livre de gruyère, commande-t-il, et vous savez, mon garçon, sans trou. La dernière fois que vous m'avez servi, il y avait au moins une demi-livre de trous.

A la chambrée :
 — Dites-moi, sergent, ce qu'était Adam ?
 — C'était un inventeur.
 — Et qu'a-t-il donc inventé ? grand Dieu !
 — Une brosse, parbleu !
 — Je ne la connais pas.
 — La preuve, c'est qu'elle porte son nom, brosse "à dents."

Des Parisiens ont reçu la visite d'un ami de province qui, venu tout d'abord pour passer deux jours, s'éternise dans la capitale. Trop polis pour se plaindre, ils ont recours à un stratagème pour se débarrasser de l'importun :
 — Vraiment, mon cher, disent-ils au gêneur, vous devez bien manquer à votre femme et à vos enfants.
 — Certainement... Je vais les faire venir.

Toujours gais, les médecins !
 Témoin la lettre qu'écrivait cette semaine, à un ami, un médecin de province.
 Elle débutait ainsi :

" Mon cher X...
 " Je suis forcé de quitter ce pays-ci.
 " Plus rien à y faire. J'ai enterré ce matin mon dernier client."
 A la bonne heure ! Vive la franchise !

L'EFFET DE L'EAU DE MER

A bord du S. S...
 P. S. — Excusez mon orthographe, mais le navire roule tellement que je ne serais nullement étonné d'apprendre que quelques lettres se sont déplacées.

ADIEU SINCÈRE

— Alors, votre femme se paie déjà un petit voyage chez son grand-père après trois mois de mariage ?
 — Que voulez vous.
 — Qu'a-t-elle dit en vous quittant ?
 — Est-ce que mon chapeau est bien.

A UNE SŒUR DE CHARITÉ

Pauvre fille ! tu n'es plus belle :
A force de veiller sur elle,
La mort t'a laissé sa pâleur.
En soignant la misère humaine,
Ta main s'est durcie à la peine,
Comme celle du laboureur.

Mais la fatigue et le courage
Font briller ton pâle visage
Au chevet de l'agonisant !
Elle est douce, ta main grossière,
Au pauvre blessé qui la serre,
Pleine de larmes et de sang.

Poursuis ta route solitaire !
Chaque pas que tu fais sur terre,
C'est pour ton cœur et vers ton Dieu.
Nous disons que le mal existe,
Nous dont la sagesse consiste
A savoir le fuir en tout lieu ;

Mais ta conscience le nie.
Tu n'y crsis plus, toi dont la vie
N'est qu'un long combat contre lui ;
Et tu ne sens pas ses atteintes,
Car ta bouche n'a plus de plaintes
Que pour les souffrances d'autrui.

A. de Musset.

Ces vers ne se trouvent pas dans les œuvres d'Alf. Musset mais dans la biographie écrite par son frère Paul. Le grand poète composa cette poésie, probablement la dernière qu'il a faite, pour remercier la sœur de charité qui le soignait. On dirait que son âme s'est ouverte par la reconnaissance au sentiment de l'amour divin.

TROP OBLIGEANT

Concert d'amateurs :

—Qu'est-ce qu'il chante, cet animal-là ?

—Je crois comprendre qu'il voudrait mourir en soldat.

—Très bien ! le temps d'aller chercher mon fusil et il sera satisfait.

JUSQU'A LA FIN

Bouleau.—Etais-tu là, quand Moutonnet est mort ? Qu'elles ont été ses dernières paroles ?

Rouleau.—Ses dernières paroles ! mais il n'en a pas eues ; sa femme est restée avec lui jusqu'à la fin.

COLLECTION ÉLOQUENTE



Agent d'assurance.—Voulez-vous me dire, monsieur, à quoi sert cette collection de guenilles ?

Béton.—C'est un souvenir. Mon chien a l'habitude d'enlever un petit morceau de mollet à tous les collecteurs, vendeurs de livres et agents d'assurance qui rentrent dans ce bureau.

UNE CASERNE BOMBARDEE



I —Marguerite à son militaire.—Tiens, de la saucisse superbe..... Hein ! trop haut ?... Attends un peu.

II —Mon gros, viens ici, un instant.

III —Petit imbécile, prête-moi le donc, ton arc ! rien que pour une seconde.

IV —Là !!! Guette bien.

LA BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI

(Pour le SAMEDI)

I

POUR TOUT LE MONDE

Pour la première fois, je me présente aux lecteurs du SAMEDI. J'espère que quelques uns daigneront arrêter leur regards sur mon griffonnage et qu'ils n'en seront pas trop mécontents.

Je vais d'abord vous raconter quelques tours dont j'ai eu connaissance plus ou moins relativement pendant ma courte carrière sur cette boule de rires et de pleurs que l'on nomme la terre.

**

Ceci se passait dans une ville de campagne où je demeurais auparavant. Je faisais partie d'une société théâtrale dont les exercices finissaient fort tard tous les soirs. Or après un de ces exercices, il était bien onze heures passées, Frédéric X... nous proposa d'aller nous promener sur le quai. En un instant nous étions formés en régiment et nous descendions la côte qui mène à la rivière.

Mais voilà que dans l'obscurité l'on se heurte sur un baril de charbon au beau milieu du trottoir. Donat Y... qui est très fort m'aida à renverser le baril et le charbon prit une dégringolade des plus émouvantes en bas de la côte. Le lendemain, le journal apprenait qu'un marchand, revenant de chez lui, s'étant déchiré la figure et les habits sur le dit charbon. J'en ai eu la chair de poule !

**

C'est toujours dans la même ville.

C'était pendant ma dernière année de collège où j'étais demi-pensionnaire. Quand je revenais de dîner je rencontrais un gros monsieur qui me gratifiait d'un regard qui me disait quelque chose de plus qu'un autre.

Or, voici la manière que j'inventai pour faire sa connaissance.

Arrivé au coin d'un rue où des externes attendaient l'heure de rentrer en classe, je ramasse

une patate à côté du trottoir et la lui envoie dans le dos.

Vitement j'accours à lui me perdant en conjectures sur l'impolitesse de ces gamins qui ne perdent pas l'occasion d'insulter les gens ! C'est un de mes bons amis maintenant.

**

Comment doit-on entretenir une chambre A R E (aérée).

Quelles lettres font bien peur aux vieilles filles A G (agée).

Qui ne croit pas en Dieu, A T (athée).

La belle saison E T (été).

Un prêtre c'est un A B (abbé).

Que fait-on au magasin un H A (achat).

La viande est H É (hachée).

Avez-vous vu la tour F L (Eifel).

Savez vous jouer aux D (dés).

Quand on est pressé, il faut se A T (hâter).—

Les prix vont-ils B C (baisser).

Quand on a de l'argent, il ne faut pas le G T (jeter).

Il faut s' E D (aider).

Le plus beau pouvoir, la D I T (deité).—Avez-vous le bras K C (cassé).—Avez-vous O T votre mouton de perse.—Un chien mouillé a le poil R I C (hérissé).—Avez-vous été à O K (Oka).—La viande sera D P C (dépêchée).—Une batisse est R I G (érigée).—Plusieurs ont été L U (élus). C'était une bonne I D (idée).—Je veux être M E (aimé).—Je bois beaucoup de T.—Un beau nom M A (Emma).—On fait le thé dans une T I R (thière).

UN ABONNÉ.

INDÉCISION NATURELLE

Madame.—Tu as l'air préoccupé ce matin, qu'as-tu ?

Monsieur.—J'ai besoin d'un complet et d'une montre et je ne sais si je dois aller dans un magasin de vêtements où on donne des montres en présent, ou chez un horloger qui vous offre des vêtements par dessus le marché.

ASSEZ PUNIS



Elle.—Quoi ! Vous ne chantez pas. Déiez-vous du proverbe allemand : " Les méchants ne chantent pas."
Lui.—C'est juste ; leur châtimeut c'est d'être obligé d'écouter.

LES MONDES HABITÉS

On a discuté très très longtemps—et on discute encore—sur le point de savoir si les planètes sont habitées. Pour les fromages, il n'y a pas de doute possible.

Un savant — il faut qu'ils fourrent leur nez partout—ayant scruté un fromage de Guyère et un fromage mou, s'empresse de porter à la connaissance des amateurs de ce comestible le résultat de ses observations.

Population du fromage de Gruyère. — Frais, on y découvre pour chaque once de 252,000 à 392,000 microbes. Avec le temps, ce nombre s'augmente ; ainsi un fromage de deux mois renferme 2,240,050 bactéries par once.

Population d'un fromage mou. — Beaucoup plus dense que la précédente. Fromage de vingt-cinq jours, 33,600,000 par once. Fromage de quarante-cinq jours, 56 millions de microbes par once.

Mais la population d'un fromage n'y est pas partout distribuée de même, et ces chiffres s'appliquent aux régions du milieu. Le milieu est modérément habité, en proportion des bords.

Population d'un once de fromage mou pris près des bords : 100,800,000 à 156,800,000 microbes.

Conclusion : Il y a plus d'habitants dans une livre de fromage mou que sur toute la surface du globe !

TOUJOURS DES EMPLOIS NOUVEAUX

Soirée politique.

Mme L..., depuis plus d'une heure, parle avec une volubilité telle, qu'aucun de ses interlocuteurs ne peut arriver à placer une seule parole.

Soudain elle arrive à un groupe où péroré M. G..., un de nos plus charmants députés.

On discute du droit des femmes aux fonctions publiques.

—A propos, mon cher député, demande Mme L... à M. G..., quelles fonctions me donneriez-vous si j'étais un homme ?

—Je créerais immédiatement pour vous une inspection des asiles des Sourds-Muets ! repartit le député, calme.

—Tiens !... quelle drôle d'idée !... Pourquoi cet emploi ?

—Parce que, chère madame, il vous serait aussi difficile d'apprendre à parler à ces malheureux, qu'à eux de vous enseigner... le contraire !

DÉSOLANT

Docteur.— Quel terrible accident ! Six hommes pulvérisés par une explosion de dynamite.

Entrepreneur de pompes funèbres.—Epouvantable ! Quand on pense qu'il n'en est pas même resté assez pour faire un service.

AMITIÉ

A Mademoiselle Alice C...

Lorsque la nuit étend ses voiles,
Que le bruit s'éteint en tous lieux :
Lorsque Dieu décore d'étoiles
Le superbe dôme des cieux,
Zéphir, va, sur ses ailes,
Te porter mes soupirs
Et ces accents fidèles
Pleins de chers souvenirs :

Du soir, j'ai jamais ces doux silences,
Qui semblaient inviter le cœur
Aux innocentes confidences,
Aux rêves si doux de bonheur.
Oh ! ma voix vous supplie,
Revenez, mes beaux jours,
Rendez-moi mon amie,
Car je l'aime toujours.

Non, non, le temps ni la distance
N'effaceront ton souvenir
De mon cœur, qui vit d'espérance,
En rêvant un doux avenir.
Puisque ta souvenance
A pour moi tant d'attraits,
Ainsi, en récompense,
Ne me trahis jamais.

A. C. A.

UN FUTÉ



Passant excité. Attention, monsieur, votre pardessus est en feu.

Nicolas (visitant Montréal pour la première fois).— Ouidà, hein ! Vous voudriez bien me faire lâcher le portemanteau ! Ah ! je les connais les filous de la ville. Le vieux Nicolas est aussi fin qu'eux.

BUFFET MAL SERVI

Tartempion.—Tu es allé à la soirée artistique-littéraire de madame de R... ?

Barbanche.—Oui, et je m'y suis crânement ennuyé, va. Ils y ont fait de la musique.

Tartempion.—Ah ! sapristi, pauvre garçon, de la musique grave ?

Barbanche.—Justement. Très grave. Il y avait là un buffet.

Tartempion.—Un buffet... Mais alors, de quoi te plains-tu ?

Barbanche.— Hélas ! mon cher, c'était un buffet d'orgue !

TOUT N'EST QUE FUMÉE !

Un fabricant de cigares faisait visiter son établissement à un étranger.

Arrivé, dans une salle spéciale, le visiteur aperçoit une grande quantité de troncs d'arbres de différentes dimensions.

—Tiens ! pourquoi faire, tous ces troncs d'arbres ?

—C'est pour mettre dans les cigares ! répondit impudemment le fabricant.

SITUATION DÉLICATE



Romulus.—Voulez-vous me dire, Boss, si c'est le train de Lachine ?

Ching-Chong.— Le train de Joliette, là ?

Le député de X...—Ah ! si mes amis me voyaient en ce moment !

HISTOIRE DE CHIEN

Rouleau.—Tous vos contes sur l'intelligence des chiens n'arrivent pas à la hauteur de la réalité. Ainsi, vous connaissez tous mon Fido ; figurez-vous qu'un jour j'avais oublié de lui donner sa pâté ; croyez-vous qu'il s'est mis à aboyer comme un chien ordinaire, ou à crier comme le dernier petit monstre à Bouleau ? Pas tu tout ; il a été au jardin et en est revenu en tenant délicatement entre ses dents un brin de " ne m'oubliez pas."

LA VÉRITÉ DANS UNE COQUILLE

On vient de lancer une mine de n'importe quoi. Les prospectus, très affriolant du reste, se terminent par cette indication précieuse :

Cette mine est certainement la plus riche du moule en filous.

PRÉSENTATION PERSONNELLE

Deux dudes entrent dans un des restaurants de Montréal servi à la française. L'un deux, remarquant un monsieur qui leur tourne le dos et qu'il prend pour un garçon, s'écrie, sur un ton plus qu'impératif :

—Deux bœufs mode !

Le monsieur se retourne, salue, et avec un sourire :

—Enchanté de faire votre connaissance ! Quant à moi, je suis employé dans la maison X.. !

UN CONTE DE COMPTE

Un employé du ministère de... a obtenu un congé de quarante-huit heures ; il ne revient que huit jours après.

Le chef de bureau tance d'importance son subordonné.

Celui-ci répond placidement ;

—Permettez, Monsieur ; je travaille six heures par jour, n'est-ce pas ? Eh bien ! six fois huit font quarante-huit, ou bien feu Barème n'était qu'un imposteur.

OBÉSITÉ DANGEREUSE

Au parc Sohmer.

Un homme très gros est en train de regarder un ballon qu'on prépare pour une ascension.

—Mon ami, lui dit la personne qui l'accompagne, ne va pas près de l'enceinte, car on ne te laisserait pas sortir.

—Pourquoi ça ?

—Parce qu'on croirait que tu t'es gonflé à ses dépens.

UNE OBJECTION IRREFUTABLE



La maîtresse. — Vous voulez me laisser? Elles sont rares les places de quinze piastres par mois.
La servante. — Ça me fait beaucoup de peine de m'en aller; mais que voulez-vous? Le facteur qui passe dans cette rue est brun; et je préfère les blonds.

PAYS PERDU!

Pays charmant de la Bohême,
Où l'on est toujours attendu;
Où, plein de mépris pour Barème,
On confond l'avoine et le dû;
Où l'on chante toujours de même
Le refrain cent fois entendu;
Pays où l'on vit, où l'on aime!...
Pays perdu!

Pays où la jeunesse trime;
Où l'on a faim en se couchant,
Où l'on jette au printemps sa rime
Comme l'oiseau jette son chant;
Où l'on revient dolent et blême,
Quand le seuil de noir s'est tendu;
Pays où l'on pleure, où l'on aime!...
Pays perdu!

Pays sombre où pousse la ronce
Mêlée aux pâles fleurs d'Antan;
Où sous le marcheur haletant,
Le sol miné croule et s'enfonce;
Où le laboureur éperdu
Crève au bord du Sillon-Problème
Qu'il a — de fatigue rendu —
Creusé pour d'autres que lui-même!
Pays perdu!

HENRY D'ERVILLE.

COURS D'HISTOIRE NATURELLE

ÉLÉPHANT.—Gros animal armé de deux longues défenses avec lesquelles il se jette sur les autres animaux et les fend!

LÉOPARD.—Carnassier si terrible que, lorsqu'il en voit un, *Léo part!*

PANTHÈRE.—Autre animal féroce, qui lorsqu'on le pend, *erre!*

NOTA.—Très lié avec la pie avec laquelle elle fait une *pipe en terre.*

CROCODILE.—Amphibie qui *croque, Odille!*

CHAMOIS.—Gentil quadrupède que j'aime mieux que le *chat, moi.*

BALEINE.—Enorme cétacé pourvu d'une énorme queue avec laquelle il se *bat l'aine.*

TANCHE.—Joli poisson qui vit dans un étang et *létanche.*

BOA.—Gros serpent capable d'avaler N... Il vit dans les pays chauds, mais on peut en voir ici lorsqu'un serpent *boit.*

CANARD.—Oiseau palmipède plus fort en journalisme qu'en *art.*

UN PEU DE CUISINE

FILET DE BŒUF AUX CHAMPIGNONS

Faites cuire des champignons dans du beurre; ajoutez-y un peu de jus et une cuillerée de farine. Une fois vos champignons cuits, mettez réchauffer dans votre sauce les tranches d'un filet rôti qui vous resteront de la veille.

Au moment de servir, ajoutez un demi-jus de citron à votre sauce. Dressez sur un plat, avec les champignons autour des tranches. La sauce doit être assez consistante, sans toutefois être trop épaisse; elle sera meilleure si, avant de la retirer du feu, vous ajoutez soit un verre de sherry, soit un petit verre d'eau-de-vie.

COTELETTES DE PORC AUX CORNICHONS

Mettez un peu de beurre dans la poêle, quand il pétillera mettez-y vos côtelettes, retournez-les bien des deux côtés en les salant et poivrants pour qu'elles prennent une belle couleur sans dessécher, vous hachez du persil et des ciboulottes très fin que vous mettez sur vos côtelettes, vous mouillez avec un peu de bouillon et laissez cuire quelques minutes sur un feu très doux, pour servir vous garnissez avec des cornichons coupés en rond.

PILAF DE VOLAILLE TURC

Après avoir découpé un poulet, faites-le cuire au beurre en compagnie d'oignons, thym et laurier. Lorsque le tout aura acquis une appétissante couleur blonde, mettez une demi-livre de riz et faites passer cet ensemble sur un feu doux. Le riz se gonflera nourri du suc de la volaille assaisonnée de sel, poivre, muscade et... ne vous effrayez pas... d'une pincée de poivre de Cayenne. Ajoutez quelques tomates, coupées, soigneusement égrenées.

Avec de bon consommé blanc, mouillez votre pilaf jusqu'à ce qu'il recouvre la volaille. Mettez au four modéré pendant vingt minutes. Le pilaf étant alors consistant, ajoutez un bon morceau de beurre et une cuillerée de blanc de veau, puis retirez les membres de votre bête, disposez le riz en coussin et le poulet dessus.

LE DICTIONNAIRE DE PIERROT

- Aabaptiste.—Baudet appartenant aux susdit
- Automate.—Ragoût sauce piquante.
- Avarice.—Qui est comblé de veine.
- Bazar.—Peinture à soubassement.
- Bénéfice.—Le fils d'un niais.
- Durable.—Qui appartient à l'échine.
- Emporte-pièce.—Caissier indélicat.
- Effeminé.—Vêtement usé par les mites.
- Etrivière.—Ce que demande un ruisseau.
- Horloger.— Qui demeure dans la rue.
- Maisonnelle.— Dont on a chassé les domestiques.
- Minimum.—Citoyen de peu de valeur.
- Poissarde.—Se rencontre en Italie.
- Pauvreté.—Celui qu'on vend chez l'épicier.
- Saufoin.—Le patron des faucheurs.
- Saynète.—Ce qui est propre, poli.
- Vacuité.—Se dit à un ivrogne.
- Volatil.—Question souvent inopportune.

AUTOGRAPHES DE PRIX

Lui.—Qu'est-ce que vous diriez chère amie, si je vous annonçais aujourd'hui que je ne puis tenir ma promesse?

Elle.—Simplement que je possède une collection de jolies petites lettres que le jury évaluerait, je l'espère, au prix qu'elles ont pour moi.

THÉÂTRE-ROYAL



Le Royal donne d'excellentes représentations cette semaine. A chacune, le théâtre est bondé. Ce n'était que justice. "Lost in New-York" drame essentiellement à sensation et peinture de la vie dans la grande ville américaine, a tout ce qu'il faut pour plaire, intéresser, émouvoir, voire même faire rire, puisque le comique vient habilement se mêler au pathétique, qui fait le fond de la pièce.

La mise en scène est des mieux réussies. Dans le quatrième acte, on admire un vrai yacht qui passe à toute vapeur sur une véritable rivière coulant sur la scène. C'est très réussi. Quant aux acteurs, ils interprètent fort bien leurs rôles. Nous ne citerons, faute d'espace, que Mlle Lottie Alter, charmante soubrette qui partage avec M. Pixley les honneurs de "Lost in New-York."

La musique fournie par l'orchestre, sous la direction de M. Caravallo, a été spécialement bonne. On a surtout trouvé charmant un pot-pourri sur des vieux airs connus.

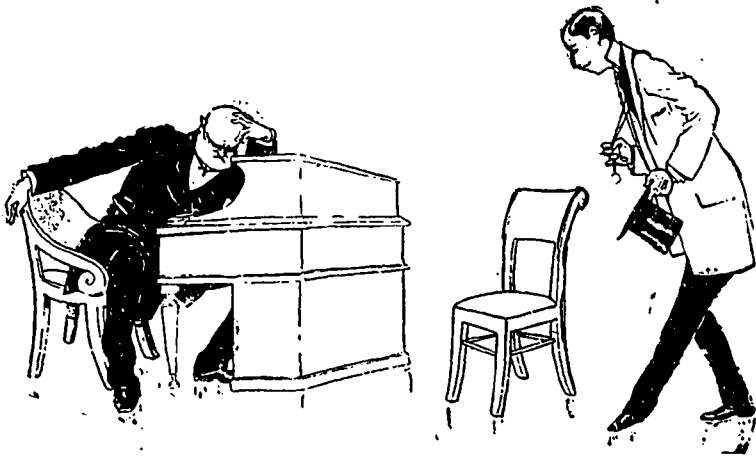
La semaine prochaine on jouera: "Alone in London." C'est encore une excellente pièce qui aura grand succès.

UN AGRÉABLE PARTENAIRE



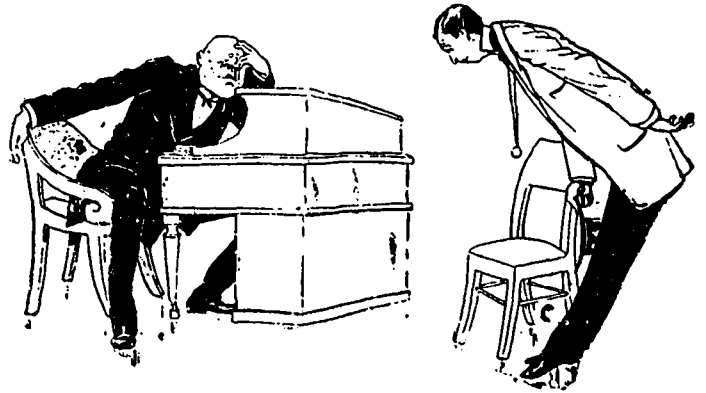
—Mademoiselle me fera-t-elle l'honneur...?

CES TYRANS DE "REPORTERS"



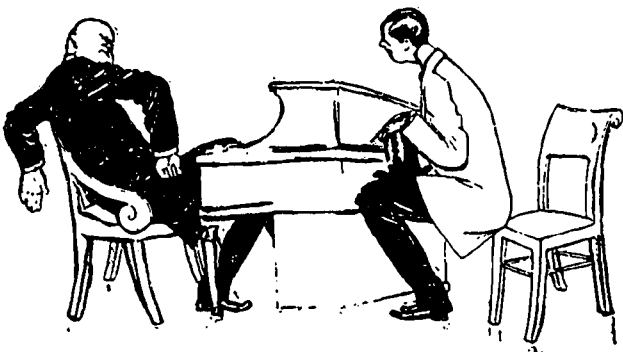
I

L'hon. M. Poussfort Alaroue (homme d'état), entendant frapper à la porte. — Pour quoi laisse-t-on le droit à tous ces seigneurs de long de venir déranger des hommes comme nous ?



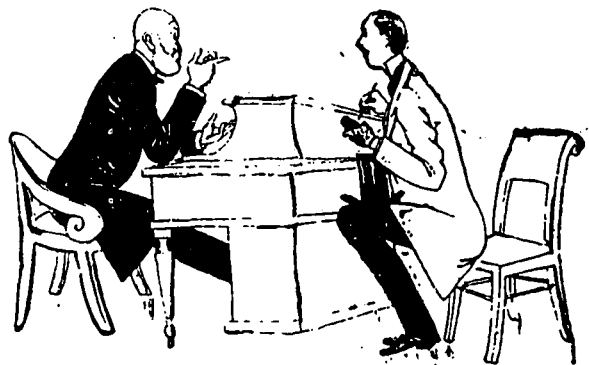
II

— Tu vas filer un peu plus vite que tu l'entres, mon homme !



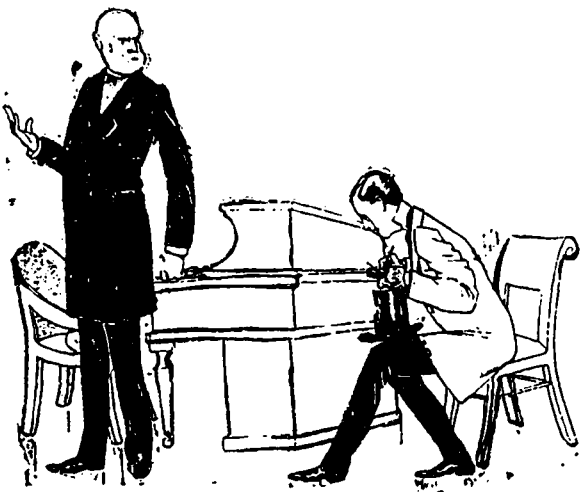
III

— Je n'ai pas le temps ; vous repasserez.



IV

— Ah ! vous êtes le reporter du *Trombone National* ! Mon journal favori. De rudes écrivains ! Il me semblait, en effet, vous avoir rencontré chez le Premier Ministre.



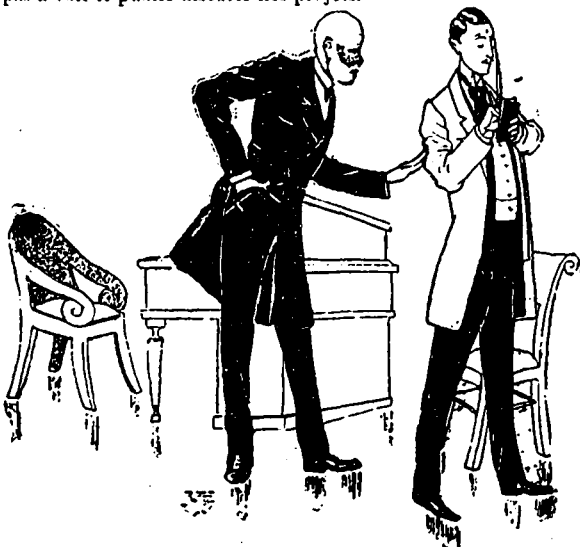
V

— Mon Dieu. Vous savez pourtant bien que nous autres, hommes politiques, nous n'aimons pas à voir le public discuter nos projets.



VI

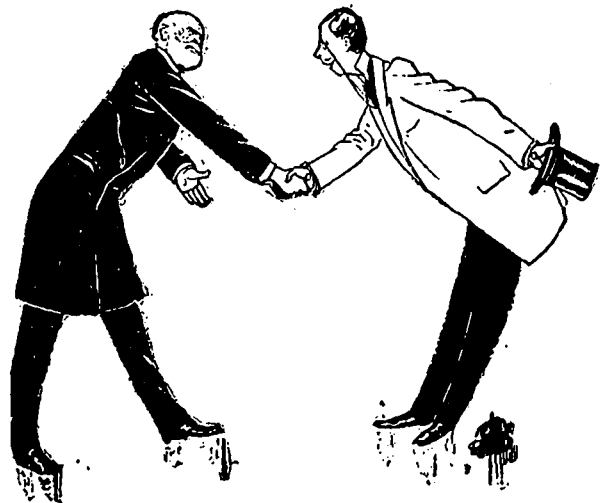
— Mais tant d'intérêts divers se trouvent concentrés dans mon dernier programme que le gouvernement serait aveugle de ne pas l'adopter. Du reste, comme je le leur ai dit, malgré mes répugnances, je ferai encore le sacrifice d'entrer dans le ministère.



VII

(Après l'entrevue.)

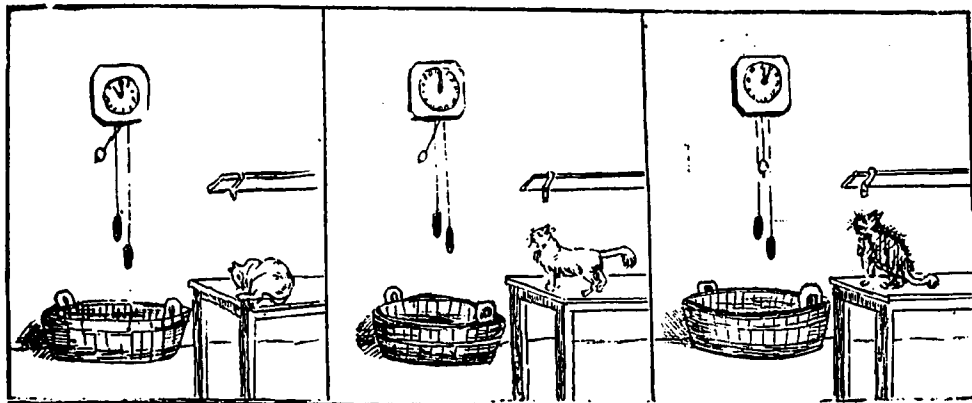
— Non.... Tout bien pesé, dites que je ne consentirai pas à accepter un portefeuille.... Il va sans dire, et insistez sur le point, qu'il faut néanmoins du sang nouveau dans le cabinet.



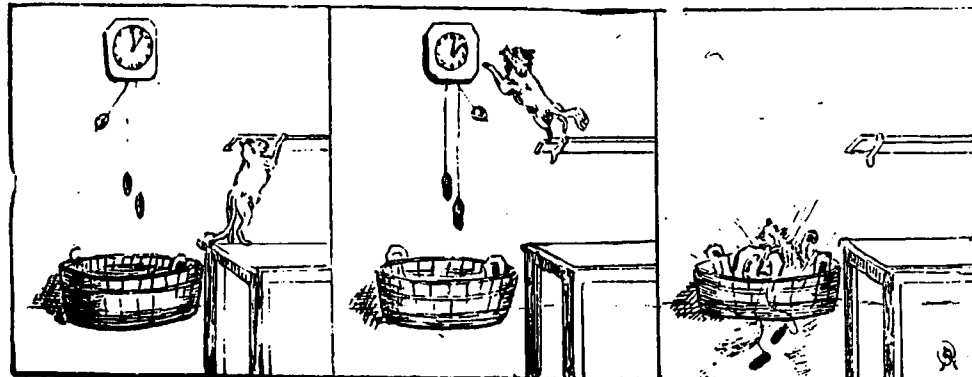
VIII

— Au revoir, monsieur. Vous m'avez fait passer le plus charmant quart d'heure de ma vie.

LE TORT DE CHERCHER MIDI A QUATORZE HEURES



I Minette dort d'un sommeil agité. — On jurerait, dit-elle, qu'il y a un rat dans cette boîte-là. — III — Sûr, il y en a un; ça gratte.



IV — Faut aller lui faire... — V — une surprise — VI — !!!

LE TÉLÉGRAPHE ET LE PHONOGRAPHE AU XVII^e SIÈCLE

La plupart des inventions qui font la gloire de notre temps avaient été pressenties par certains rêveurs dans l'imagination desquels elles avaient reçu une sorte d'existence virtuelle.

Le télégraphe électrique est en effet indiqué par Strada dans une vingtaine de vers de ses *Profusiones academice*, publiées à Rome en 1617.

Pour lui c'est un jeu d'esprit, un simple vœu. La manière dont il entendait l'instrument fut reproduite par tous les savants de l'époque, et notamment par un jésuite lorrain, le père Leurechon. Voici le passage où il en est question :

« Quelques-uns ont voulu dire que par le moyen d'un aimant ou autre pierre semblable, les personnes absentes se pourraient entretenir. Par exemple Claude étant à Paris et Jean à Rome, si l'un et l'autre avoient une aiguille frottée à quelque pierre dont la vertu fust telle qu'à mesure qu'une aiguille se mouverait à Paris l'autre se remuast tout de même à Rome, il se pourroit faire que Claude et Jean eussent convenu de se parler de loin tous les jours à six heures du soir, l'aiguille ayant fait trois tours et demi, pour signal que c'est Claude et non autre qui veut parler à Jean. Alors Claude lui voulant dire que le Roy est à Paris, il ferait mouvoir et arrêter son aiguille sur L, puis E, puis R O Y, et ainsi des autres. Or, en même temps l'aiguille de Jean s'accordant avec celle de Claude, iroit se remuant et arrêtant sur les mêmes lettres, et, partant, il pourroit facilement écrire ou entendre ce que l'autre veut signifier.

« L'invention est belle, ajoute le P. Leurechon, qui pensait à cet égard comme Strada, mais je n'estime pas qu'il se trouve au monde un aimant qui ayt telle vertu.»

Quant au phonographe, il est ainsi décrit dans le numéro d'avril 1632 du *Courrier véritable*, petit journal mensuel où l'on s'amusait souvent à enregistrer des nouvelles fantaisistes :

« Le capitaine Vosterloch est de retour de son voyage des terres australes qu'il avait entrepris pour le commandement des Etats (de Hollande) il y a deux ans et demi. Il nous rapporte, entre autres choses, qu'ayant passé par un détroit au-dessous de celui de Magellan, il a pris terre, en un pays où la nature a fourni aux hommes de

certaines éponges qui retiennent le son de la voix articulée. De sorte que lorsqu'ils se veulent demander quelque chose de loin, ils parlent seulement de près à quelques-unes de ces éponges, puis les envoient à leurs amis, qui, les ayant reçues, les prenant tout doucement, en font sortir tout ce qu'il y avait dedans de paroles, et savent par cet admirable moyen tout ce que leurs amis désirent.»

On voit qu'au dix-septième siècle l'invention du télégraphe et du phonographe était bien rudimentaire et avait besoin des perfectionnements que lui ont donnés nos savants modernes.

L'ALTÉRATION DES MONNAIES

Les intéressants personnages qui ont trouvé le moyen de se tailler une sixième piastre dans cinq billets d'une piastre, auraient tort de croire qu'ils ont inventé quelque chose de nouveau. Leur procédé est aussi ancien que la monnaie; mais c'est surtout sur les pièces d'or que l'ingéniosité des filous s'est exercée.

Les faussaires ne fabriquent pas toujours des fausses pièces. Beaucoup préfèrent les altérer, et on emploie plusieurs moyens dont les principaux sont le lavage, l'évidage, le rognage, le sciage.

Pour « laver » les pièces, ce qui est une opération presque classique que pratiquaient déjà au moyen âge les Juifs et les Lombards, on plonge les espèces dans un bain d'eau régale (eau contenant de l'acide chlorhydrique et de l'acide azotique convenablement dosé); après quelques secondes d'immersion, l'eau arrive à dissoudre une partie de la pièce, qui se transforme en chlorure d'or que l'on réduit par la chaleur.

Il y a quelques années, on découvrit dans plusieurs villes d'Europe une vaste entreprise de lavage des pièces, à laquelle certains caissiers et garçons recette fournissaient les matières premières; on enlevait jusqu'à un pour cent du poids de la pièce, et on lavait pour vingt à vingt-cinq mille piastres d'or par jour; malgré les frais qu'elle entraînait, cette opération frauduleuse donnait plus de \$100 de bénéfice par jour.

« L'évidage » est plus difficile, mais il permet d'enlever près d'un tiers de la matière précieuse.

Avec une fine tarière, un trou est pratiqué dans l'épaisseur de la pièce. Par ce trou, on retire la plus grande quantité d'or possible sans

toucher aux effigies. On coule à la place de la matière d'imprimerie, c'est-à-dire un alliage de plomb et d'antimoine; puis on dore fortement le trou qui a été rebouché et la pièce apparaît intacte.

Si le remplissage a été bien effectué et si la fermeture est faite avec de l'or, la pièce sonne comme une bonne pièce.

Inutile de parler du « rognage » qui remonte à la plus haute antiquité et qui demande une grande habileté manuelle. Il consistait à diminuer à la meule le diamètre des pièces. C'est pour cela que les monnaies ont aujourd'hui une tranche gravée. Aussi les « rogneurs » se contentent d'aviver, à l'aide d'un burin, les contours des effigies et de les faire saillir davantage en supprimant du métal dans l'épaisseur de la pièce.

Il n'y a plus guère que les Arabes qui pratiquent le « rognage », et l'Algérie est infestée de pièces de 20 francs rognées.

En France et surtout en Angleterre, on pratique très couramment le « sciage ».

A l'aide d'une scie mécanique fine comme un ressort de montre, la pièce est partagée en trois dans le sens de l'épaisseur et l'intérieur est remplacé par une feuille de cuivre qui est soudée; puis au burin on fait la tranche.

Bénéfice : \$2.00 par pièce.

Ces pièces altérées circulent fort longtemps avant d'être découvertes; elle ne le sont le plus souvent que dans les caisses publiques, et c'est alors qu'on les remplace.

AMOUR ÉTRANGE

Quelle différence y a-t-il entre un gendre et un navigateur ?

Réponse.—C'est que le navigateur aime la belle mer.

UNE NUIT D'HORREUR



Monsieur Charité.—J'ai peine à me traîner ce matin.
Madame Charité.—Tu as pourtant bien dormi ?
Monsieur Charité.—C'est ce qui le trompe. Tu sais, cette troupe de l'Académie de Musique ! Eh bien ! toute la nuit j'ai rêvé que ça recommençait.

HAUTE COURTOISIE



Imbécile galant. — Avez-vous objection que je fume un cigare ?
Jeune débauchée. — Pas du tout, monsieur, si ça ne vous rend pas malade.

LE DIAMANT

I

“ Un seul diamant, rien qu'un seul, et je pourrais être heureux toute la vie et posséder enfin ce que je rêve depuis si longtemps. Je serais bien compable si je n'essayais pas, au moins, de trouver ce talisman, qui m'ouvrira toutes grandes les portes de mon paradis.”

Ainsi pensait Gaston Florac, perdu dans un abîme de rêveries et penché sur un récit de voyage, dans le cabinet de lecture où il avait épuisé tout ce qui pouvait lui donner des aperçus nouveaux sur la découverte des diamants.

Elle se modernisait bien, l'exploitation de ce charmant petit caillou, et Gaston était pris d'un accès de découragement profond, au récit de tous les déboires éprouvés par ces vaillants aventuriers attirés au Cap et ailleurs par l'appât d'un gain facile et rapide. Mais les écrivains les plus décourageants, les conteurs les moins enthousiastes étaient unanimes à reconnaître qu'un seul instant pouvait suffire pour compenser des années entières de recherches infructueuses.

Il y avait des exemples récents de découvertes inespérées, dont les auteurs avaient failli devenir fous de joie, à l'aspect d'un petit diamant, gros comme une noisette, et dont la possession faisait, du misérable d'hier, le capitaliste d'aujourd'hui. Certaines pierres ne s'étaient-elles pas vendues, encore récemment, jusqu'à quarante mille piastres !

Cela faisait miroiter, aux yeux du jeune homme, des aperçus qui lui donnaient un avant-goût de la félicité.

Non pas qu'il fût avide de richesses. Non, c'eût été le méconnaître que de le juger ainsi. Mais la fortune lui était indispensable pour satisfaire ses plus légitimes aspirations.

Gaston Florac était commis et presque homme de confiance de la fameuse maison Derlingen, dont les millions ne se comptaient pas et dont la solidité passait pour être sans égale.

Or, M. Derlingen avait une fille charmante, tout comme dans un feuilleton, et Gaston, grâce à son éducation parfaite et malgré sa pauvreté, avait eu l'avantage d'être reçu dans la famille du richissime banquier.

Ver de terre anoureux d'une étoile, Gaston adorait Jenny, tel était le nom de la jeune millionnaire, dont la sympathie naïve le désespérait parfois, tant il voyait l'impossibilité absolue

d'être jamais autre chose qu'un ami, dont les attentions semblent dues, comme toutes celles qui vont au-devant de la fortune quand elle est jointe à la beauté.

Jenny n'avait que seize ans, il est vrai, mais Gaston, comme tous les avares convoitant un trésor, en était particulièrement jaloux, et, sentant qu'il pouvait lui échapper, aurait donné de bon cœur, dix ans de sa vie, pour éloigner d'un jour l'échéance fatale qu'il prévoyait.

Cette échéance, c'était le mariage avec Jenny d'un autre plus riche que lui, qui serait agréé sans difficulté par la famille, et, peut-être, sans hésitation, par son amie, inconsciente du désespoir qu'elle causerait ainsi.

Il fallait, à tout prix, prévenir le danger qu'il ne pouvait combattre.

Il fallait devenir, sinon riche, du moins pas assez pauvre pour paraître ridicule ou même indélicat.

Telle était sa situation dans toute sa désespérante réalité et l'on comprend, maintenant encore mieux, ce qui motivait cette exclamation : “ Un diamant, un seul ! ” dont la banalité pouvait, peut-être, donner une triste idée de notre héros.

Le soir même, sa résolution était prise. Il partirait en dépit des difficultés certaines, des avertissements et des documents dont l'authenticité aurait désespéré les plus hardis, malgré les récits dont certaines contradictions les faisaient espérer plutôt dans un sens favorable à ses désirs.

Avant de partir il fallait expliquer sa détermination, non seulement au banquier, pour qui son départ ne devait être qu'un accident pour ainsi dire administratif, mais à la famille de Jenny, à Jenny elle-même, et surtout à madame Florac, sa vieille et digne mère, dont la vie était tout entière liée à celle de son fils et dont cette fugue inattendue allait troubler l'existence calme, qu'il remplissait, à lui seul, entièrement depuis la mort de son père.

Gaston avait fait quelques économies. Il pouvait mettre à l'abri du besoin, pendant un an au moins, celle à qui il devait, jusqu'ici, l'affection la plus vraie qu'il eût jamais renoncée.

Il partirait, mais pour une année seulement, et, confiant dans la justice de sa cause, il saurait bien forcer le hasard, ce grand juge des audacieux, à lui être favorable en lui faisant obtenir le précieux talisman.

Le lendemain, il y avait grande réception dans les salons du banquier, lorsque Gaston entra.

Il venait annoncer son départ.

— Sachez, monsieur, dit madame Derlingen,

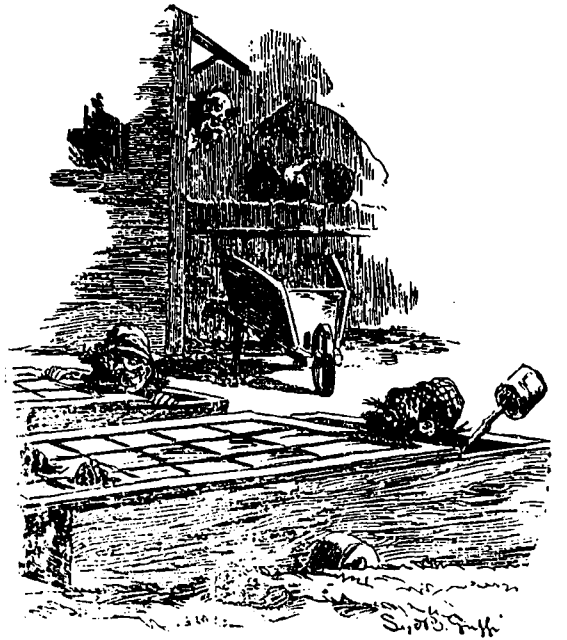
UN QUIPROQUO



Tommie jouant dans le corridor avec son chien. — Mais parle donc !

Simpleton qui a commencé la grande demande. — Je ne vous pensais pas plus pressée que moi. Donnez-moi le temps, mademoiselle ; je ne puis pas aller plus vite.

VÉGÉTATION PRODIGIEUSE



(Au clair de la lune.)

Premier tramp installé pour la nuit dans une couche chaude. — Sais-tu que c'est confortable tant qu'on veut ici ?
Second tramp. — Mais le couvre-pied est un peu roide pour s'envelopper le cou.

Le jardinier Melondo (dont le premier regard est pour ses couches chaudes en arrivant d'un voyage de huit jours). — On m'avait dit que c'était de la bonne graine, mais je n'aurais jamais cru que ces choux-là pommeraient si vite. Cristi, que j'ai hâte d'être arrivé au matin !

que la maison vous est toujours ouverte et que notre amitié ne vous jamais défaut.

— J'y compte, madame, répondit gravement le jeune homme, en regardant Jenny qui, debout contre la cheminée, regardait toute pâle.

Gaston sortit sans avoir expliqué davantage sa conduite.

Quelques semaines après il était au Cap, et pour lui commençait l'existence rude des chercheurs de diamants.

II

PAQUET DE LETTRES

Jenny Derlingen à Marguerite

1er janvier 18...

“ Ma chère Marguerite,

“ Tu vas avoir le droit de me traiter d'égoïste, quand je t'aurai dit que mon chagrin seul est cause de mon exactitude à te répondre. A qui, mieux qu'à toi, pourrais-je conter comment ce beau ciel bleu, dont tu me parles, vient d'être troublé par le plus noir des nuages ?

“ Tu connais M. Gaston Florac. Tu as même dansé avec lui, je crois, à nos soirées l'hiver dernier. L'amitié sincère qui me lie à ce jeune homme n'est pas un secret pour toi.

“ Hier, Gaston vint nous voir. Il nous annonça son prochain départ, sans nous dire ni les motifs de cette brusque détermination, ni le pays où il se rendait.

“ Cet événement, inexplicable pour tous ceux qui le savent sans fortune, me paraît à moi le résultat d'une réflexion bien arrêtée.

“ Gaston souffre de sa pauvreté. Je m'en étais aperçue, car nous avons, nous autres jeunes filles, des instincts particuliers de divination.

“ Il veut être riche. Pourquoi ? Je n'ose m'en douter.

“ Tiens, je préfère te dire tout ce que j'ai dans le cœur. Tu ne m'accuseras pas de fatuité, car tu me connais et tu m'as reproché bien des fois l'excès contraire.

“ Je crois que Gaston m'aime.

“ Pauvre garçon, qui ne se doute pas que, nous autres fillettes, nous voyons bien des choses à travers ce masque de futilités dont on nous affuble bien injustement.

“ Je suis triste et embarrassée. J'ai pour Gaston une amitié sincère. Conseille moi. Ton amie qui t'aime.

JENNY DERLINGEN”.

Marguerite à Jenny

15 janvier 18...

"Ma petite Jenny,

"Mes trois ans d'avance, sur tes seize printemps, me permettent de faire un instant le mentor. Ta lettre m'a fait rire et m'attriste en même temps.

"On dirait, parfois, entendre une femme d'expérience, et à côté de cela on découvre une enfant, une véritable enfant, ignorante à l'excès, ou, ce qui serait pire, une jeune fille indifférente et froide, ce qui n'est pas, j'en suis certaine.

"Comment! tu me demandes conseil dans un pareil cas.

"Il n'y a qu'un seul conseiller, c'est ton cœur.

"Pardonne ma sévérité et ma franchise en faveur de l'intention et crois-moi ton amie bien dévouée.

MARGUERITE."

Jenny à Marguerite

30 janvier 18...

"Je n'osais pas te le dire: je l'aime et je l'attendrai...

"Figure-toi que ma petite sœur Louissette, en furetant, l'autre jour, dans le bureau de mon père, a découvert un volumineux cahier, le journal de Gaston.

"Sais-tu ce qu'il a fait? Désespéré de ne pouvoir m'épouser, il est parti au Cap à la recherche d'un diamant.

"Comment appeler cette folie?

"Je lui ai déjà donné le nom qu'elle mérite, tu le vois."

Jenny à Marguerite

1er février 18...

"Mon père est ruiné par le krach... Pourvu que Gaston n'ait pas trouvé son diamant."

Jenny à Marguerite

15 décembre 18...

"Figure-toi qu'il est question de me marier. Et avec qui? Un certain Domingo, dont les millions relèveraient la maison, paraît-il.

"Je ne l'ai vu qu'une fois. Il m'est antipathique au dernier point.

"Si Gaston pouvait avoir trouvé son diamant."

Jenny à Marguerite

20 décembre 18...

"Le Domingo est éliminé.

"Décidément, je préfère que Gaston n'ait rien

L'influence de l'huile sur la vague



Visiteuse.—Comment se fait-il que tous les tableaux de marine représentent la mer à l'état calme?

Artiste.—Nous ne pouvons représenter un orage que dans les aquarelles. Bien des fois, j'ai esquissé sur la toile une mer furieuse; mais aussitôt que j'y mettais de l'huile, la vague diminuait.

trouvé. Dans dix jours il sera là. Sa dernière lettre m'annonce son retour, mais il me cache toujours le but de son voyage qu'il croit ignoré."

Jenny à Marguerite.

25 décembre 18...

"J'ai consulté les ouvrages traitant de la recherche des diamants. Il paraît qu'un mineur en a découvert, dernièrement, un magnifique, vendu sur-le-champ quatre cent mille francs."

Marguerite à Jenny.

26 décembre 18...

"J'espère bien que nous allons en finir avec notre correspondance de joaillier.

"Donne-moi des nouvelles de Gaston."

III

UN CAILLOU

Dans le petit cabinet de travail attenant à celui du banquier, Gaston Florac est assis tout rêveur. Il est rentré là, sans rien dire, voulant, avant de signaler son retour, se retremper dans le souvenir du passé; rendre plus grande encore cette amertume de la déception, après un an d'espairs trompés.

Tout est bien là, comme il l'a laissé. C'est étrange pourtant, car on a dû remplacer le commis fugitif, et son successeur a, sans doute, changé la place des objets familiers.

Non, c'est à ne pas y croire. On dirait qu'il a fait un rêve de la Belle au bois dormant, car il trouve, en s'éveillant, la bibliothèque, le pupitre, les sièges même, comme s'il avait quitté Paris la veille.

Il revoit cette lutte de douze longs mois contre l'implacable destinée, ces mirages de richesse entrevue, ces alternatives d'espoir et de désespérance.

Il a vécu tout ce temps-là sans nouvelles de l'Europe, n'ayant, pour toute consolation, que trois ou quatre lettres amicales de cette Jenny, peut-être mariée aujourd'hui, car ne lui a-t-elle point parlé, il y a quelques jours, dans sa dernière lettre, d'un mariage nécessaire?

Pourquoi nécessaire? Quel est ce mystérieux qualificatif, bien déplacé sous la plume de la jeune millionnaire?

Où, millionnaire, et lui plus pauvre encore qu'auparavant.

Et pourtant, il a couru bien des dangers. Il méritait plus de bonheur. Il se revoit encore, presque mourant, le front fendu par une pierre dans une rixe fréquente chez les mineurs.

Ce caillou l'avait atteint dans la bagarre, sans doute pour donner une solution raisonnable à ce problème de l'existence, dont il cherchait la solution.

Il aurait bien dû rester là-bas, mort oublié de tous.

Cette pierre sanglante, il l'avait ramassée avant de tomber évanoui. C'était tout ce qui lui restait de la terre inhospitalière, le seul souvenir qu'il voulût garder de ce cauchemar, dont il voulait oublier jusqu'aux péripéties...

Soudain un bruit de pas légers retentit derrière lui.

Il ne voulait pas encore être vu et n'eut que le temps de se dissimuler derrière un long rideau.

C'était Jenny, plus belle encore, dont l'apparition, en ce moment, dans cet endroit, lui parut étrange. Elle s'approcha du bureau du jeune homme, s'assit, s'accouda et sembla s'absorber dans une muette contemplation.

Gaston sortit, brusquement alors, de sa cachette, poussé par un inexplicable mouvement, celui de toutes les situations dont le dénouement est proche, et la jeune fille n'eut pas le temps de dérober à sa vue un portrait qu'elle venait de sortir d'un mignon portefeuille.

Ce portrait, c'était celui de Gaston. Cela valait mille explications. La première surprise passée, le fiancé, car il l'était bien, maintenant, racontait à son amie les péripéties de cette terrible année d'épreuves, quand M. Derlingen apparut et, marchant droit aux jeunes gens qu'il prit dans ses bras:

—Je sais tout, dit-il; Gaston, je vous la donne. Vous êtes allé à la recherche des diamants. Je vous gardais celui-là, que je vous aurais donné plus tôt, si vous aviez osé me le demander, mon trop modeste associé...

Il finissait à peine de prononcer ces mots, quand ses regards s'arrêtèrent sur le caillou que Gaston avait oublié sur la table.

—Cela vient du Cap? demanda-t-il subitement.

—Oui répondit l'heureux jeune homme, mais que m'importe ce mauvais souvenir! Je veux tout oublier devant le bonheur présent.

Le banquier sourit.

—Vous ne savez pas, mineur inexpérimenté que vous êtes, ce que vous avez rapporté sans le savoir. C'est l'enveloppe naturelle, décrite par les minéralogistes, du diamant le plus rare et le plus beau.

Les jeunes gens secouèrent la tête d'un air d'incrédulité, car ils doutaient de ce hasard invraisemblable.

Sans mot dire, le banquier saisit un presse-papier en bronze et d'un coup sec brisa le caillou.

O surprise! dans son alvéole séculaire un magnifique diamant d'une incomparable grosseur apparut à leurs regards, recouvert encore d'une légère couche opaque et justifiant certaines théories minéralogiques, auxquelles Gaston avait témoigné le plus grand scepticisme.

Les spectateurs de cette scène peu commune, et jusqu'au banquier, lui-même, semblaient rêver tout éveillés.

Il fallut bien se rendre à l'évidence, et le soir même un riche joaillier du Palais-Royal attestait, avec de belles liasses de billets de banque, la réalité de cette découverte *in extremis*.

La maison Derlingen, relevée par l'intelligente activité de Gaston Florac, est maintenant en voie de reprendre son ancienne prospérité.

Le diamant, vendu sous condition, a été racheté.

Il brille, de tout son éclat, sur la magnifique chevelure de Madame Florac.

Quant à mademoiselle Louissette dont on n'a pas oublié l'innocente curiosité, elle continue à fureter dans le bureau de son beau-frère, à qui elle a avoué, l'autre jour, ce qui fut cause de son bonheur.

C'était le jour de la fête de Gaston, elle lui apporta, sous une élégante reliure de tapisserie, qu'elle avait faite sans rien dire, les confidences du pauvre commis de banque.

Puis mystérieusement:

—Je ne sais pas ce que tu as écrit là-dessus, dit-elle, mais... promets-moi de ne rien dire: ma sœur n'a pas voulu que je regarde, mais... elle a tout lu.

CH. MORDACQ.

AVARICE SORDIDE



Josette. (visitant un ménagerie pour la première fois). —Ah! petite misère! S'il faut aimer l'argent pour se montrer en curiosité comme cela!

LA FATUITÉ RÉCOMPENSÉE



Elle. — Est-ce vrai que vous épousez Hélène ?

Lui. — Non.

Elle. — Que j'en suis donc heureuse !

Lui. — Comment ? Est-ce que vous en augurez du bonheur pour vous ?

Elle. — Non, pour elle.

MON AMI PIERROT

(CONTE DE FÉE)

Il était une fois — mais il y a bien longtemps de cela ! — dans un pays très-joli, un monsieur qui s'appelait Pierrot.

Pierrot tout court ? me direz-vous. Ma foi, il ne se souvenait point qu'on eût jamais donné d'autre nom à son papa, qui lui-même se disait fils et petit-fils de Pierrot, tout court, car leur généalogie se perdait dans la nuit des siècles, et le Pierrot qui nous occupe n'était pas éloigné de croire sa race éternelle. Il ne se trompait peut-être pas. A peine avait-il trois pieds de haut, que son père et sa mère trépassèrent, lui laissant pour tout héritage une vieille guitare. Pierrot ne garda de ces bonnes gens qu'un souvenir assez vague.

Tout seul au milieu du monde si grand, le pauvre partit bravement à la grâce de Dieu. Des jours, des mois, des années, il marcha devant lui, traversant des hameaux et des villes, des ruisselets et des fleuves, s'arrêtant une nuit ici une là, tantôt suivant la route, tantôt coupant à travers champs. Par la belle saison, très-souvent il s'attardait dans les bois jusqu'après la tombée du jour ; alors, au clair de la lune, notre ami Pierrot se reposait sur la mousse, s'accompagnait de sa guitare, chantait de jolies romances aux petites fleurs et aux étoiles, ces fleurs du ciel.

Il les adorait ces forêts ! d'abord parce qu'il avait le goût des belles choses, et puis parce que dans leur ombre mystérieuse, il avait appris la musique en prêtant l'oreille au babillage des sources, au murmure des frondaisons ; qu'émeut un souffle, et surtout au chant des fleurs.

Car les fleurs chantent. Les oiseaux, dont le verbe est généralement trop criard, ont, avouez-le, un répertoire peu varié... Mais les fleurs ! Par des nuits pures et calmes, dans les clairières au fond desquelles la lune verse les lucres bleuâtres, les fleurs entr'ouvrent leurs corolles et font des concerts merveilleux, où s'accordent le contralto si chaud, si passionné, de la violette, avec les trilles argentins du muguet, le timbre éclatant du bouton d'or, la voix aigrelette et malicieuse de la pâquerette (une diseuse d'opérettes) ou l'angélique soprano de l'aubépine, joint aux bémols mélancoliques du myosotis.

Pour entendre ces symphonies, il faut

avoir été très sage, ou bien il faut être Pierrot.

Car il savait les comprendre, et c'est à force de les avoir étudiées qu'il était parvenu à moduler de si jolis airs, et à pouvoir composer un nombre incalculable de ballades, de romances, de rondes et de chansonnettes, qu'il accompagnait fort agréablement sur sa guitare.

C'était son gagne-pain. Dans les fermes et dans les châteaux, il payait d'une complainte ou d'une sérénade l'hospitalité qu'on lui refusait rarement.

Et comme par dessus le marché, il n'était pas mal du tout de sa personne, les petites bergères le laissaient volontiers leur conter fleurettes, et les belles dames ne dédaignaient point de lui sourire et d'offrir leur main fine à ses respectueux

baisers.

Mais il en avait tant vu des fermes et des châteaux ! tant vu des maris qui semblaient heureux près de leurs femmes aux longs yeux, de leurs bébés blancs et roses ! et puis lorsque la neige durcie parquait les grandes routes sous un ciel tout noir et que lui courait, le nez gelé, l'onglée aux doigts, avait-il regardé, derrière les vitres des chaumières les gens heureux qui se chauffaient ! Ma foi, il en avait assez de sa vic d'oiselet mendiant !

Pierrot se disait tout cela, par une radieuse journée de mai, rêvant, étendu dans les hautes herbes odorantes, sous l'ombre des chênes ; immobile, ainsi qu'un marbre couché, il regardait voler les papillons, qui, parfois, se posaient sur lui, prenant apparemment ses vêtements de satin blanc pour une jonchée d'aubépines ou de lilas. Au-dessus de sa tête les oiseaux furetaient de branche en branche, et révélaient les feuilles qui faisaient la sieste. A travers des brèches de verdure, les nuages argentés du printemps naviguaient dans le ciel tout bleu. Et comme son ambitieuse imagination de poète ne désarmait jamais, il se mit à supposer qu'il était grand seigneur, ou prince, ou même roi d'un très beau pays (quand on a rien et que probablement, l'on n'aura pas davantage, voit-on beaucoup de différence entre un écu et un empire ?) qu'il se trouvait dans un grand parc, à lui appartenant, au milieu d'une foule de courtisans empressés autour de sa personne auguste. Il y avait dans le lointain du parc, un palais splendide, plein de belles choses, un lac sur lequel des cygnes merveilleux s'ébattaient : des fleurs, partout des fleurs, plus de fleurs que de feuilles ! Et dans le palais, une reine ; oh ! une reine !... Voyons, était-elle blonde, brune, ou rousse ?...

"Ma foi je ne sais pas" murmura Pierrot, souriant tristement. Et il ajouta tous bas, en arrachant des herbes d'un air distrait, plein de mélancolie :

"Ah ! je n'en demanderais pas tant ! Seulement du pain, une maisonnette, et une bonne petite femme à adorer !"

A peine achevait-il ces paroles, qu'il entendit, comme un tintement de clochettes, perceptible pour lui seul, Pierrot ; car c'était le chant du muguet. Fort étonné que la fleurette se prit à vocaliser, contre ses habitudes, en plein midi, Pierrot tourna la tête, et c'est alors qu'il lui fut donné de contempler un spectacle bien étrange.

Il vit d'abord s'avancer de son côté douze scarabées dont les armures vertes luisaient d'une façon surprenante ; rangés sur deux lignes avec leur terribles pinces, ils frayèrent un chemin ; coupant les herbes, chassant les cailloux et les brindilles, aplanissant les mottes de terre. Venait ensuite — voltigeant près du sol — avec des airs effarés d'inspecteurs, tout un escadron de papillons blancs, secouant à leur cou des fleurs de muguet, qui carillonnaient comme des grelots de cristal. Ceux-ci étaient suivis d'une sauterelle magistrale, armée, en guise d'étendard, d'un lis à longue tige. enfin, s'avançaient à pas lents et mesurés, six faucheux, de la taille et de la couleur des souris, attelés deux à deux, par des fils d'araignées, à un traîneau de feuilles de roses blanches, délicatement gaufrées, au bord desquelles toute une collection de clochettes de muguet sonnait joyeusement. Près de chaque faucheur, une abeille en livrée d'or stimulait l'attelage avec son aiguillon.

Debout dans le char se trouvait la plus ravissante petite créature qu'il ait jamais été donné de contempler aux yeux humains. Je dis "petite" avec raison car sa taille ne dépassait pas la hauteur de la main ; mais elle était si proportionnée, si bien prise, son regard et sa physionomie portaient tant de charme et de douceur, qu'on ne pouvait l'oublier ! Elle était vêtue d'une gaze diaphane au milieu de laquelle se tordaient les ondes de sa chevelure d'or-fané ; gaze et chevelure roulaient ainsi de compagnie, comme un manteau de cour, jusqu'à l'arrière du char, où quatre pages minuscules, c'est-à-dire quatre bêtes à bon Dieu, tout éclatantes de rubis, de perles et d'onyx, la soutenaient sur leurs petites pattes affairées.

Quand l'équipage fut arrivé tout près du visage de Pierrot, la dame leva au dessus de sa tête une petite baguette en diamants filés, et le cortège s'arrêta net. Alors Pierrot la trouva si belle, mais si belle, qu'il poussa un grand cri d'admiration. Les faucheux épouvantés se cabrèrent, et les abeilles eurent beaucoup de peine à les contenir.

Quand tout fut un peu apaisé, la dame parla d'une voix plus douce que celle des fleurs, plus douce que celle des jeunes filles, plus douce que celle des mamans, et dit :

"— Mon ami Pierrot, ta plainte est venue jusqu'à moi. Je suis la fée des mugnets, protectrice des forêts et des poètes, reine des parfums et des harmonies. Tu composes des romances si jolies et tu les chantes si bien, tu aimes tant les bois, que depuis longtemps je voulais te marquer ma satisfaction. J'en trouve enfin l'occasion. J'ai entendu ce que tu murmurais tout bas... "du pain une maisonnette, une bonne petite femme à adorer" Eh bien ! je veux te faire maître de ton sort : va, marche treize pas droit devant toi, puis ensuite, treize pas à gauche, et regarde à tes pieds : tu verras près d'un chêne un vieux chapeau. Emporte-le, mets-le sur ta tête, et chaque fois que tu formuleras un souhait, ton désir s'exécutera. Seulement, je dois t'avertir que ton chapeau perdrait sa vertu si tu le prêtais à toute autre personne, ou si tu restait quelque temps sans le porter."

Pierrot, ravi, balbutiait : "Merci, merci fée des mugnets." Mais elle posa, toute souriante, un doigt sur ses lèvres, et ajouta :

"— Tais-toi, Pierrot, et dès que moi et les miens nous aurons disparu, obéis. Adieu !... au revoir peut-être ! Qui sait ?"

Elle ramena sur son délicieux visage la gaze (ou la vapeur) qui l'enveloppait, et leva sa baguette de diamants filés. Le cortège s'ébranla ; Pierrot ne quittait pas des yeux le grand traîneau tout inondé de la chevelure d'or, mais l'armée qui escortait le lui cacha bientôt. C'étaient d'innombrables cohortes

d'insectes passant en rangs serrés, pleins de bourdonnements belliqueux, et d'un émouvant fracas de froissements d'armures et piétinements menus : hannetons à la cuirasse brune, guêpes au fin corselet, grosses mouches vertes et bleues (elles avaient l'air terrible, celles là !), grillons et scarabées, frelons, sauterelles, etc., etc.

Sur le flanc de la cohorte évoluaient en éclaireurs des essais de papillons multicolores, animés par les fanfares des cousins.

Lorsque les derniers bataillons eurent disparu, Pierrot tout éperdu, s'écria : " Mais je rêve ! " Il s'appliqua des gifles, se tira les cheveux, se mordit les lèvres, se pinça les oreilles et se donna de grands coups de pied. Mais comme l'écho lui répétait le son de sa voix : "... e rêve ", il conclut, avec raison, qu'il fallait obéir à la fée. Donc, il se leva, prit sa guitare, et se mit en mesure de compter treize pas droit devant lui. " Un ", " deux " " trois ". Cela allait bien jusque-là, mais au quatrième pas, voilà-t-il pas qu'un diable de bouleau barrait le passage !

" Ça n'est pas drôle, pensa Pierrot, d'un air accablé, si je tourne l'obstacle, mes treize pas n'iront point en ligne droite. Bah ! je suis le jouet d'un songe, ou si tant est que j'aie vu la fée c'est qu'elle aura voulu se moquer de moi. "

Mais quel ne fut pas son étonnement quand, relevant la tête, il vit que le bouleau glissait dans l'herbe verte pour aller se planter ailleurs.

" Palsembleu ! s'écria Pierrot, ceci est péremptoire. J'ai bel et bien vu un être surnaturel ! Je puis espérer souper ce soir, et ne pas coucher dehors ! Soyons sérieux, et continuons. "

Mais il était tellement content qu'il ne put s'empêcher de faire une pirouette.

Passé maître dans l'art des pirouettes, il retomba si juste à la place du quatrième pas, que rien n'en souffrit ! et il continua jusqu'à treize, puis vira sur la gauche, ainsi que la fée le lui avait commandé. Un, deux, trois, tout alla bien cette fois jusqu'au septième pas, mais à cet instant, un large ruisseau, barrait le chemin, gazonillait railleusement sur ses roches. " — Oh ! oh ! dit Pierrot, hola ! fée des muguet ! Je ne nage ni ne vole, vous savez, et ma guitare, n'est cependant pas assez longue pour me servir de pont. "

Un frou-frou troubla l'eau ; Pierrot vit avec stupéfaction qu'une grosse pierre plate venait d'émerger à fleur d'eau.

" Ah ! reine des fées, s'écria-t-il, vous n'oubliez rien ! "

Battant alors un entrechat, Pierrot retomba cette fois encore si exactement au même endroit, que le charme ne fut pas rompu.

En deux enjambées, le ruisseau fut traversé. Six autres l'amènèrent près d'un chêne au pied duquel se trouvait un vieux chapeau qui avait dû ressembler au sien quand il était neuf. Mais il faut avouer que, maintenant, ce chapeau ne paraissait pas viser à l'élégance, tout déformé, taché par places, empoussiéré sans remission !

" — N'importe ! s'écria Pierrot, je te trouve superbe, si tu dois me donner le bonheur ! " Et, jetant au loin son chapeau à lui, encore joli et frais, il mit le talisman sur sa tête.

" Je souhaite, commença-t-il par dire, de jouer et de chanter la plus belle romance qu'il soit possible. "

Aussitôt il prit sa guitare et commença.

Ce fut si extraordinaire, si nouveau, que les oiseaux en restèrent le bec ouvert.

Tout en chantant, Pierrot regagna la grande route.

" La charité, mon bon monsieur, gémit un pauvre vieux loqueteux, tremblottant. "

" Voilà, mon ami, voilà ! " cria Pierrot en fouillant dans ses poches.

... Tout en croyant à la vertu de son talisman, il eut quand même, un soubresaut, lorsqu'au lieu de trouver le vide, sa main rencontra quelque chose de froid, de rond, de ciselé, qu'il n'osait prendre et regarder, tant son émotion était grande. Se décidant enfin, il tira une poignée d'écus, non pas du cuivre et de l'argent, mais de beaux écus d'or, qui reluisaient au soleil eussent été de petits soleils eux-mêmes, fils de celui de là-haut.

" Tenez, s'écria-t-il, prenez cela, l'ami pour aller boire un pot de cervoise à ma santé. "

" Jésus ! Qu'est-ce que cela ! s'écriait le bonhomme demi-pâmé. "

Pierrot jeta les pièces d'or dans son bonnet, puis se remit à fouiller dans sa poche, d'où il retira une seconde poignée qu'il lui bailla de même. Tremblant et larmoyant, le vieux sembla s'écraser à genoux dans la poussière, en bégayant des remerciements confus, qui faisaient danser sa grande barbe blanche.

" Prenez ! Prenez encore ! disait Pierrot, ivre de joie. "

L'éclat d'un rire jeune et moqueur lui fit soudain tourner la tête. C'était derrière la haie comme une fusée de notes perlées qu'on aurait volées aux oiseaux. Très intrigué, Pierrot battit un entrechat d'une hauteur considérable, ce qui lui permit de voir d'où venait le rire : sur un petit sentier, parallèle à la route, trottaient une belle fille, son chignon tout poudré, une mouche au coin de la lèvre. Vêtue de satin rose et bleu avec des nœuds partout, cette jeune paysanne (il y en avait ainsi dans ce temps-là) portait allègrement sa bière d'étain. Des flots de rubans voltigeaient sur son épaule, à côté d'un gros bouquet. Ses petits pieds se cambraient sur les hauts talons rouges de mules en velours bleu.

" Ah ! se dit Pierrot, la mutine ! que peut-elle bien avoir à rire... Voyons éprouvons la vertu de notre talisman. Je désire, dit-il tout bas, que cette charmante enfant m'offre à boire. "

" Messire ! s'écria-t-elle aussitôt, comme bien vous chantez ! Je vous entendais là-bas dans la forêt... Si vous vouliez dire une romance, la plus belle possible, pour moi toute seule, savez-vous ce que je vous offrirais en échange ? " — Alors avec un délicieux sourire : " Je vous laisserais vous désaltérer à ce broc de lait, tiède encore, et tout parfumé ! "

" Hé ! pensa Pierrot, voilà-t-il pas mon vœu exaucé ! "

Il chanta pour la fillette une, et même deux longues romances et demanda comme récompense non du lait, mais un baiser à chaque ritournelle.

" Adieu ! la belle enfant, " dit-il en lui jetant un dernier baiser du bout des doigts, et continuant sa route.

" Bon voyage ! Messire du Chapeau ! " lui cria-t-elle en éclatant d'un rire qui sonnait comme du cristal qu'on brise.

" Ça ! " dit Pierrot, " voyons un peu ma mine. Qu'ai-je donc de changé pour qu'on se moque ? "

La route, à cet endroit, traversait une rivière. Pierrot se pencha par-dessus le parapet en ôtant son précieux couvre-chef pour qu'il ne tomba pas dans l'eau. Le courant, fort limpide, lui montra son image accoutumée, rien d'insolite en sa physionomie : c'était bien le même visage fin, énigmatique et attachant, sur la pâleur duquel tranchaient ses lèvres très rouges et ses sourcils très noirs, à la courbe exquise. Il reconnut aussi ses grands yeux de velours bleu, ombragés de longs cils.

" La paysanne est une sottie, qui a ri tout simplement pour montrer ses dents ", grommela-t-il, en reprenant sa marche.

Comme il y songeait, voilà que, tout à coup, des tourbillons de poussière, soulevés par le galop d'un attelage, l'enveloppèrent à l'aveugler.

Malgré ses étournements, il leva la tête et se trouva face à face avec un bel équipage tout doré. De bruyants éclats de rire accueillirent son regard. Trois dames et un jeune marquis se tordaient à qui mieux sur les banquettes du carrosse.

" Ah ! délicieux ! inimitable ! criait le jeune seigneur en fixant Pierrot. Dieux ! quelle tournure. Je donnerais tous mes chevaux pour posséder pareil chapeau ! Hola ! l'ami. " fit-il en lui jetant sa bourse, " voici pour t'en acheter un neuf. "

Pierrot, d'un grand coup de pied, envoya la bourse dans le champ voisin ; puis, montrant la poing au carrosse, dont les valets se retournaient pour le regarder :

" Misérable insolent, s'écria-t-il, tu aurais bien raison de donner tes chevaux pour l'avoir, mon chapeau ! Ah ! si j'étais comme toi, dans un carrosse, on le trouverait superbe mon chapeau ! "

A peine avait-il prononcé cela qu'un nouveau tourbillon de poussière l'enveloppa. Dans le centre du tourbillon se trouvaient des chevaux magnifiques, puis un carrosse de toute beauté. Mais cet équipage, au lieu de suivre l'exemple de son prédécesseur, qui filait vite, à l'horizon, cet équipage majestueux s'arrêta net devant Pierrot. Et des laquais empressés abaissèrent un long marche-pied devant lui.

" — Au fait, c'est vrai, dit-il, je viens de former un souhait, ou presque : " Si j'étais comme toi, en carrosse ! " — Décidément, fée des muguet, vous ne lésinez pas sur les cadeaux ! "

Et, passant, devant les laquais, graves et majestueux, Pierrot monta dans son carrosse.

" — Où sa seigneurie veut-elle être conduite ? " demanda respectueusement l'un des serviteurs à mollets de soie blanche.

" Dame ! répondit Pierrot, légèrement embarrassé, où vous voudrez, mes bons amis, je n'ai pas de préférence. "

Les " bons amis " roulèrent des yeux effarés.

Pierrot se mit à les contrefaire, et ce fut si drôle, si drôle ! que la livrée ne put résister. Elle partit d'un éclat de rire formidable.

Ce genre de succès indigna profondément Pierrot pour la première fois de sa vie ; aussi donna-t-il un vigoureux coup de pied dans le ventre du valet le plus proche, et, se dressant tout raide, à la portière, il s'écria : " — Silence, croquants ! Ma Seigneurie vous ordonne de la conduire à son palais ! et vous recevrez chacun cent coups de bâton si vous osez rire une minute de plus. En avant. *Je rentre dans mon palais !* "

Ce disant, il donna quelques chiquenaudes du dernier galant aux grânes de tabac imaginaires qui n'avaient jamais effleuré sa colerette ; puis, relevant la tête en arrière et faisant une moue dédaigneuse, il se renversa majestueusement au fond de ses coussins.

La voiture partit rondement ! bercé par le doux roulis des ressorts, Pierrot rêvait.

" Véritablement, se disait-il, me voici " Seigneurie, " mais encore ! quelle espèce de Seigneurie suis-je ? Est-ce due, prince ou marquis ? Bah ! je m'informerais près de mes gens ! Mais il est certain que mon talisman possède une vertu miraculeuse. A propos, je voudrais bien voir la figure que je fais sous ce chapeau. "

Ce vœu était à peine formulé que le panneau du fond de la voiture se transforma en

miroir, et quel miroir ! La glace biscauté était encadrée d'amours qui semblaient voler sur des fleurs d'opale et de rubis, aux tiges d'émeraude ou de jade. Mais, au milieu de ces splendeurs... ouf ! le pauvre Pierrot aperçut la chose informe et lamentable qui était son chapeau !

— "Décidément, dit-il, ces gens n'avaient pas tout à fait tort de se moquer de moi ; je ne suis pas joli, joli ! Et nul moyen de lui donner de la tournure ; il revient s'enfoncer obstinément au niveau de mes oreilles. C'est qu'il faut le supporter comme cela !" soupira-t-il avec cette philosophie forcée que nous connaissons tous. "Allons-y gaiement ! J'en serais quitte pour ne pas me mirer dans les glaces, et m'asseoir sur mon couvre-chef quand il y aura des dames... ce qui l'assouplira un peu !"

Or, pendant que Pierrot se disait tout cela, et bien d'autres choses encore, le carrosse tourna dans une grande, grande avenue, toute bordée de hêtres énormes qui rejoignaient leurs branches dans le haut comme des arceaux de cathédrale. Près de chaque arbre se tenait un mousquetaire à cheval, sabre au clair, panache au vent.

Dans le fond de cette avenue, déjà sombre un château se profilait—noir sur le ciel empourpré du couchant— tourelles sur tourelles — galeries à jour — et balcons en saillies La nuit arrivant, le soleil s'éteignant, des lumières coururent de fenêtres en fenêtres, et bientôt ce château parut piqué de mille feux. Des festons de lumières s'enroulèrent autour des toits, près des oriflammes balancées par le vent.

Du fond des bois, une fanfare sonna la bienvenue. Le carrosse tourna légèrement devant un large perron, la portière s'ouvrit, le marchepied s'abaissa — Pierrot entra chez lui.

Une vive lumière l'inonda, l'éblouit. Mille bees de gaz, non, pardon, je me trompe, le gaz n'existait nullement dans ce temps-là ! Je veux dire des profusions de bougies et de torches éclairaient ce vestibule aux proportions monumentales. Tout autour, contre les murs, plus de cent Suisses, aux carrures de géants, présentèrent leurs halberdes.

— Ici, chez moi ! se dit Pierrot ravi... tiens, tiens, mais la fée des mugnets fait vraiment bien les choses !—et dans sa joie, il jeta son chapeau en l'air, et le rattrapa sur la pointe de son pied. Les Suisses ne sourcilèrent pas. "Voyons, se dit Pierrot, soyons sérieux, et prenons une allure imposante qui soit à la hauteur de notre nouvelle fortune."— "Soldats ! cria-t-il d'une voix majestueuse—Soldats, je suis content de vous et je vous autorise à défoncer vingt-cinq barriques en mon honneur."

"Vive monseigneur !"

"Vive monseigneur !"

Pierrot passa. La grande porte du salon s'ouvrit, et ce fut un spectacle éblouissant. De tous côtés, sous des flots de lumière, des dames et des seigneurs, dans les plus beaux atours qu'on puisse imaginer, se promenaient ou se reposaient. A la vue de Pierrot, tout bruit cessa, les groupes épars se rangèrent en double et triple haie le long de la galerie.

Quand Pierrot se vit ainsi le point de mire de l'attention de tous ces nobles personnages, il fut pris d'une furieuse envie d'esquisser un "cavalier seul" sur le parquet luisant. Heureusement, l'esprit de sa "situation" lui revint, comme aussi la pensée de son talisman, auquel il donna un vigoureux coup de poing, et cela pour deux raisons : la première, parce qu'il voulait se rendre compte s'il ne rêvait pas, la seconde, parce que, en homme pratique (et Pierrot l'était à ses heures), il fut saisi de cette idée sensée :— "Tout

cela est bel et bon, magnifique même ! Mais ce ne serait pas complet sans une jolie petite châtelaine, bien à mon goût."

Ce disant, il se recommanda mentalement à son chapeau, puis resta coi.

— "Seigneur ! Seigneur !" cria presque aussitôt, du fond de la galerie, la plus jolie voix qu'on puisse imaginer. "Seigneur ! Ah ! doux ami ! Que je suis aise de vous revoir ! et combien long m'a paru le temps de votre absence !"

Sortant d'un gracieux troupeau de demoiselles d'honneur, la princesse, toute riieuse, longeant la haie vivante des dames et des gentilshommes. Rose dans son satin blanc, fraîche comme à seize ans, sous le fracas de ses joyaux, elle vint enlacer de son bras le cou de ce bon Pierrot, et reposa sur son épaule sa tête aux boucles blondes.

— "Ah ! vertueux ! Madame ! vous êtes bien jolie !" murmura celui-ci.

Les demoiselles d'honneur, qui avaient suivi leur souveraine, entourèrent ce groupe attendrissant. L'une débarrassa Pierrot de sa guitare, l'autre lui enleva son grand chapeau.

— "Aïe" dit-il "pas de ça, ma belle enfant ! Je tiens à mon chapeau !"

"Mais, Seigneur," soupira la princesse, avec une petite moue câline,— "il est bien laid ! souffrez qu'on le nettoie, ou qu'on vous en procure un neuf."

— "... Parlons d'autre chose. Madame, car je perdrais la tête, si je perdais mon chapeau."

— "Mais je ne demande que cela !" dit la princesse.

— "Pas moi," répondit Pierrot, "pas moi, diantre ! Vous ne savez ce que vous dites, ma chère amie. C'est très grave, et il faut être sérieux dans la vie ! Laissez-moi mon couvre-chef pour aller dîner. J'ai une faim sans fin— (pardon, messeigneurs !) — Enfin ! je suis persuadé que vous serez tous contents d'aller dîner. Mon amour, votre main ?"

— "Merci !" — fit la princesse d'un ton hautain.

— "Voyez-vous, mignonne," lui glissa doucement Pierrot à l'oreille, "si je changeais mon chapeau, si, seulement, je le quittais un peu trop, tout ce palais disparaîtrait. Plus de lumières ni d'invités, plus d'écuyers ni de pages, plus d'or dans nos coffres, plus de rubis ni de perles pour attacher tes cheveux ravissants, plus de bonheur enfin. Plus même de dîner, et si tu savais combien j'ai faim !"

Ce disant, ils cheminaient à petits pas vers la salle du festin ; mais la princesse conservait un air glacial plein d'ironies et de dédains.

— "Bah !" se dit Pierrot "je vais me distraire du chagrin que me fait son mépris, en mangeant tout mon saoul ; et fichtre ! cela vaut la peine ! la desserte est à la hauteur du reste ; bravo ! mes cuisiniers, et vivat à mes écuyers tranchants !"

En effet, c'était un beau spectacle. Dans le fond d'une énorme salle, on vit se relever jusqu'au faite de grands rideaux, tout brodés d'animaux héraldiques. Leurs plis découvrirent de longues tables recouvertes de guipures, sur lesquelles s'étalait dans une ordonnance admirable, l'appareil d'un repas somptueux ; vases, plats d'or et d'argent artistement ciselés ; hanaps et coupes de cristal de roche, partout dissimulés, chevreuils entiers, reposant sur des jonches de laurier, qui semblaient attendre patiemment les honneurs du découpage, paons étalant leur plumage, esturgeons et pâtés monstrueux. Les pages circulaient, chargés de flacons. Les halberdiers escortant les entrées, frappaient les dalles du bout de la hampe, au milieu des vapeurs qui tournoyaient en spirales, et se mêlaient aux

flammes des candélabres et au parfum des fleurs.

Pierrot et la princesse allèrent s'asseoir sous un dais blasonné. Bien qu'un peu triste, Pierrot mangea à cœur joie et but de même ; il trouvait la vie bonne. Mais quand arriva le cinquième service, il devint mélancolique et commença de soupirer, en songeant à la princesse qui, humiliée, lui tenait toujours rigueur.

— "Amour de ma vie, lui dit-il, j'expire si vous continuez ainsi, sans me regarder."

Pour toute réponse, la princesse lança vers le malencontreux chapeau un regard indigné.

— "Eh bien ! dit Pierrot, s'il en est ainsi, vous allez voir !" et se levant, tout debout, il s'écria :

— "Oyez, seigneurs et dames ! retenez bien ceci : entre mon bonheur et ma princesse, je fais un choix : *Ma princesse !*"

— "Hurrah !" crièrent tous les seigneurs qui comprirent mal ce dont il s'agissait, mais que les vins et la bonne chère avaient rendus gais.

— "Vive ma princesse !" cria Pierrot.

— "Vive la princesse !" répétèrent les seigneurs.

— "Et maintenant, continua Pierrot, maintenant il faut danser."

Le bal étant son triomphe, Pierrot pensait, avec raison, qu'il aurait un succès, et se flattait de dissiper ainsi la contrariété de la princesse.

Celle-ci condescendit à lui donner la main pour quitter la salle du festin. Mais cela, seulement, quand le chapeau eut disparu. Pierrot était embarrassé, je vous assure ! D'abord, à table, il avait commencé par s'asseoir dessus. Ensuite, il avait cherché à le plier. Mais ce feutre, de nature rogue et rébarbative, ne voulait absolument pas consentir à jouer le rôle d'un éventail. C'est alors qu'il essaya de le dissimuler sous sa houppelande, mais... impossible ! L'énorme objet se révélait en des saillies aussi ridicules qu'exagérées. Fou de rage, sentant que tous les yeux étaient fixés sur lui, Pierrot se mit à le détester, ce chapeau !

— "En somme, se dit-il, je suis chez moi, j'ai tout ce qu'il me faut, et lui seul m'embarasse, me cause mille douleurs !" — "Bah ! s'écria-t-il, (disons pour son excuse, et pour essayer d'atténuer cette ingratitude, que Pierrot avait goûté de bien des vins !), je suis par trop simple ! Finissons-en." — Et lançant le pauvre chapeau dans un massif de verdure.

— "Bon !", dit-il, "je saurai le retrouver là dans peu de temps."

Comme la princesse arrivait, il courut s'ajuster dans un miroir se trouva fort bonne mine, et vint au devant d'elle d'un air galant, pour la conduire à la danse.

Des accords discrets commençaient à se faire entendre. Les cœurs battirent. Seigneurs et pages se penchèrent vers les belles dames et les belles jeunes filles, les suppliant de les choisir pour cavaliers. "Oui," "Non," "Plus tard," etc. Pendant qu'on murmure ces paroles, qu'on rajuste sa coiffure, qu'on frise sa moustache, ou qu'on s'évente sous le grand éventail de plume qui pend à la ceinture, l'orchestre éclate en fusées joyeuses. Violons et flûtes, cors et trompettes, mandolines et tambours de basque font rage.

— "En avant, messeigneurs !"

Et c'est merveille de voir les beaux pages aux corselets armoriés, venant offrir la main aux demoiselles. C'est gai de voir les gentilshommes et leurs épouses lutter de richesses avec la printanière jeunesse !

Pierrot fait l'admiration de tous. Au milieu des menuets les plus savants, ses pas et ses gambades paraissent du dernier goût.

Succès des puissants ! Mais Pierrot (un tant soit peu gourmand de sa nature), en avait éprouvé la coupe.

— "Qu'est cela ?" dit-il en détournant tout à coup les yeux du visage de sa princesse.

"Seigneur ! Seigneur ! au secours ! au feu ! criait-on.

Les danseurs se précipitent et s'écrasent. Les musiciens sautent de leur tribune au risque de se tuer et d'en tuer d'autres. Les gens de service, affolés se ruent au milieu des salons. En vain de généreux guerriers essayent-ils d'apaiser l'effroi, d'organiser des secours ; les flammes et la terreur dominent tout. Une fumée compacte, obscure et brûlante en même temps, se roule en lourdes spirales, précédant les flammes, étouffant ceux qu'elles vont bientôt brûler.

Pierrot, blême, glacé par l'épouvante, reçoit la princesse évanouie dans ses bras. Debout, au milieu des belles danseuses éperdues, qui gémissent à ses pieds, Pierrot semble pétrifié !

— "Ah ! doux seigneur ! au secours ! de l'air !" soupire la princesse, réveillée par un spasme mortel. Et les cris devenaient plus stridents, et les flammes ronflaient, plus sinistres, et les belles filles d'honneur, aux cheveux emmêlés de fleurs, se tordaient en mourant au milieu des hanaps renversés.

— "Triple sot que je suis ! s'écria tout à coup Pierrot, en se frappant le front." Puis-je être assez benêt pour oublier mon talisman ! Ah ! palsambleu, nous allons rire, ah ! ah !..."

Le pauvre Pierrot fut si content qu'il eut envie de faire une gambade. La princesse expirante l'empêcha de céder à ce désir.

— "Allons, pas, pas de bêtises, dit-il, soyons sérieux, et agissons. Fumée, disparaîsez ! Flammes et braises brûlantes allez au diable d'où vous venez ! J'entends que tout ici revienne à la joie, au bonheur. Reparaîsez, dames et seigneurs ! Reviens à la vie, ma princesse bien aimée ! musiciens ! à votre poste, danseurs !..."

Mais la voix de Pierrot s'éteignit dans un fracas indescriptible. La coupole du château venait de s'écraser sur lui, tandis qu'une gerbe de flammes se mettait à dévorer tout ce qui n'était pas de la pierre ou du fer.

— "A moi ! Fée des Mugnets ! à moi ! de grâce !" avait-il murmuré tout bas.

Pauvre Pierrot !

... La bonne petite fée dont le cœur est plein de pitié, l'a envoyé chercher par deux dragons, sous les décombres enflammés. A forces griffes et coups de queues, messires dragons parviennent à retrouver Pierrot agonisant. Ils le soulèvent, et réunis côte à côte, l'étendent sur leurs croupes et leurs ailes puissantes ; meurtri, pantelant, Pierrot s'élève ainsi dans les airs, au-dessus du château qui flambe. Ils planent dans l'espace. L'un d'eux tient dans sa gueule ce fameux chapeau : le talisman, jeté dédaigneusement dans un massif au moment du bonheur et de la puissance !

Doucement ils s'éloignent, puis redescendent et déposent Pierrot sur la mousse au milieu de la forêt. Un grand chêne qui l'abrite, s'émeut, et fait pleuvoir sur son front quelques gouttes de rosée.

— "Oh ! là là !" soupire-t-il en entr'ouvrant les yeux.

— "Pierrot," murmure doucement la fée des Mugnets pendant que ses petites clochettes sonnent tristement. "Pierrot ! mon enfant ! mon pauvre ami Pierrot !"

— "Oh ! là là !" dit Pierrot plus douloureusement encore.

— "Pierrot, je ne t'ai pas abandonné ; mais

toi-même as détruit le charme. Ta vanité, ta légèreté ont tout perdu ! Hélas ! tu as cédé à toutes les tentations. Tu as oublié mes paroles, et rien ne pouvait dès lors s'opposer au cours naturel des événements, Hélas ! hélas ! pourquoi n'as-tu pas réalisé ce que tu avais souhaité d'abord ?"

Pierrot ouvrit les yeux tout grands, tout grands.

— "Ne te souviens-tu plus déjà ?" murmura la fée à son oreille : "du pain, une maisonnette, et une bonne petite femme à adorer."

Oui, Pierrot se souvenait. Son pauvre corps brisé tressaillit. Une dernière rougeur colora son visage.

— "C'était ce matin, pas plus tard que ce matin !" chantèrent les clochettes d'un son toujours plus triste.

— "Hélas !" dit Maguette qui pleurait des larmes de rosée dans la chevelure de son ami... "Hélas ! tu pouvais vivre si heureux ! Je t'aurais vu tous les jours tant que le printemps aurait duré."

Les yeux du pauvre s'ouvrirent encore plus démesurément. Il regarda longuement le ciel, puis les arbres, puis la fée des Mugnets.

— "Oh ! là là !" dit-il, et ce fut tout. Il retomba inerte et froid.

Les dragons fermèrent ses grands yeux de velours, mirent près de lui sa guitare et son chapeau ; puis, l'ensevelirent dans la mousse. La petite fée pleura tellement qu'une fontaine s'est creusée là. Tous les ans vers le milieu d'avril, des brins de muguet innombrables fleurissent à l'entour. Parfois même, quand le vent secoue le grand chêne, bien des gens disent avoir entendu comme le son d'une voix mourante qui soupire tristement :

— "Oh ! là là !" JACQUES NOUËL.

RÉPONSE LOGIQUE

Jacques.—Un cigare Tom ?

Tom.—Non, merci, je ne fume plus.

Jacques.—Comment s'appelle-t-elle ? tu sais je suis discret, je ne dirai rien avant que tu aies parlé au père.

CES BONNES AMIES

Henriette.—Mais ton vieux chapeau est encore aussi beau que si tu l'avais acheté hier.

Justine.—Aussi beau que celui que tu t'es acheté hier, c'est vrai ; mais pas aussi beau que celui que je me suis acheté aujourd'hui.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 20 AVRIL,
Après-midi et soirée.

GRANDE PRODUCTION DU FAMEUX
DRAME

ALONE IN LONDON

Excellente compagnie d'acteurs, nouveaux décors, etc.

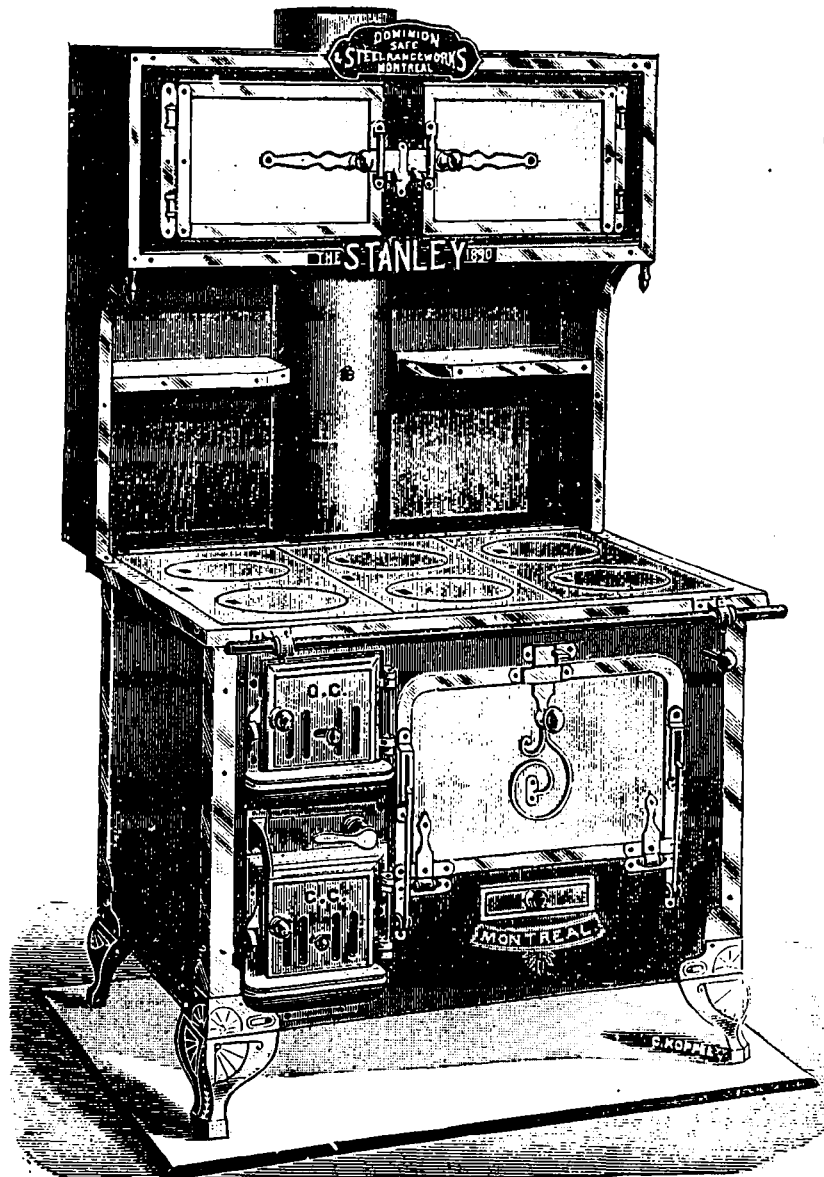
PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

GUS HILL VARIETY COMPANY.



GODF. CHAPLEAU
Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier
320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL
Téléphone Fédéral 828.
Téléphone Bell 133.